

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination multiple.**

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

CANADA-REVUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. III

MONTREAL, 29 OCTOBRE 1892.

No 19

VAINES MENACES.

Une accalmie s'était produite ; la hache de guerre semblait enterrée ; l'œuvre d'épuration à laquelle nos articles et nos conseils avaient donné naissance s'accomplissait tranquillement mais sûrement, lorsque nous voici tout à coup rejetés dans la tourmente.

Cette fois le premier coup est parti d'un autre quartier, d'un quartier dont nous n'avions pas raison de soupçonner l'hostilité puisqu'il s'était tenu à l'écart du premier débat.

Il est vrai que cette placidité nous étonnait, et que, connaissant notre monde et ses méthodes, elle devait bien être considérée comme l'indice de quelque traître *coup-de-Farnac*.

Cela n'a pas manqué. La position que nous avons prise était reconnue légitime dans les circonstances, la véracité de nos informations était solennellement admise par la lettre collective des évêques qui clôt la discussion pour le moment, et c'est alors que les Jésuites entrent en lice et entament une campagne virulente entre la presse en général et le CANADA-REVUE inévitablement.

Nous ignorons si c'est un mauvais tour que ces bons Jésuites veulent jouer à leurs confrères du clergé séculier, et si, se croyant impeccables, ils ne sont pas très heureux de voir continuer devant le public une bataille à laquelle ils assistent en joyeux spectateurs, comptant les coups et se frottant les mains.

Dans ce cas l'espoir de ces messieurs serait grandement déçu, car nous ne nous prêterons pas à ce jeu-là.

L'œuvre que nous accomplissons n'est pas une œuvre de mercantilisme, c'est une œuvre de protection de la morale publique, qui n'a rien à voir avec les ambitions ou les visées d'aucun Ordre ou d'aucune Secte.

Nous marchons droit devant nous, décidés à obtenir justice pour ceux qui souffrent en silence et

châtiment pour ceux qui abusent de leur rang, de leur puissance, de leur caractère pour violer impunément les lois morales et civiles.

C'est là notre ligne de conduite, nous ne choisissons ni les victimes ni les coupables.

Tel qui rit aujourd'hui pourrait bien verser des larmes demain.

Je préfère voir simplement dans cette recrudescence de mauvaise humeur l'effet produit par mon "Nid de Castors" du dernier numéro.

Le CANADA-REVUE a eu l'audace de dénoncer la tentative qui se fait actuellement dans le clan des Castors pour mettre la main sur l'Université Laval, pour ensuite la livrer pieds et poings liés aux Jésuites qui ont à vendre des terrains sur la rue Bleury, et flairent là une bonne affaire.

Le coup qui se trame je l'ai dénoncé, et je le dénonce encore une fois au public, qui s'est vivement ému de mon premier article.

Non, nous ne voulons pas qu'on bourre le bureau des administrateurs de l'Université Laval, de notre université canadienne, qui doit être la pépinière de la génération pensante qui se prépare, avec des insignifiances comme les Chs. Chaput et Odilon Dupuis, avec des caractères aussi intraitables que M. S. Pagnuelo.

Nous tenons à être bien compris : nous ne considérons dans ces personnes que les aspirants administrateurs.

Comme épicier, M. Chas. Chaput est un excellent épicier ;

Comme mercier, M. O. Dupuis est un magnifique mercier ;

Mais, comme universitaires, ils seraient pitoyables.

Comme juge, M. Pagnuelo a tout notre respect ;

Mais, comme chancelier d'Université, il mettrait tout le monde en fuite.

De plus, tous sont castors.

Le castor qui, dans l'Histoire Naturelle, nous est représenté comme un animal sociable par excellence, doué d'une industrie et d'une activité supérieures, a complètement changé depuis qu'il s'est élevé dans l'échelle des êtres. Depuis qu'il est entré dans la peau d'un certain groupe d'individus dont *l'Étendard* est l'organe et M. Tardivel la plus noble personnification, il a perdu toutes ses nobles qualités pour adopter les défauts inverses.

Au lieu d'être sociable, le *castor* politique et religieux est devenu le perturbateur des unions les mieux assorties, des ménages les plus unis, et des partis les plus solides.

Le parti castor a obstinément retardé, pendant de longues années, l'union des Universités, en jetant successivement le chaud et le froid sur tous les arrangements en cours; il a tué le gouvernement Chapleau, le gouvernement Taillon, le gouvernement Mercier, et il est encore en train de tuer le gouvernement de Boucherville.

Son œuvre est une œuvre de discorde!

Au lieu d'être industriel et progressif, le *castor* politique et religieux s'est fait le pilier des méthodes et des doctrines arriérées; condamnant à tort et à travers les idées modernes, mettant tous les obstacles dans la voie du progrès et de l'instruction, excommuniant tout républicain, et glorifiant tout royaliste, il a constamment arrêté la marche de notre éducation nationale.

Son œuvre est une œuvre d'obscurantisme!

Nous ne voulons voir entrer dans l'Université Laval ni la discorde, ni l'obscurantisme.

Pour ce qui est de l'achat des terrains de la rue Bleury, nous y sommes opposés pour des raisons qui ne touchent en rien les Pères Jésuites comme Ordre, ni comme personnes ni comme éducateurs. Nous serions également opposés à tout projet qui aurait pour effet de transporter dans la partie Ouest de Montréal l'Université canadienne qui appartient de droit à la partie Est.

Cela nous ne le permettrons pas; qu'on se le tienne pour dit.

Maintenant que la bataille est engagée, je vais suivre de près cette question universitaire, qui est une question vitale pour notre jeunesse.

Dans tous les cas, ma devise et celle de mes amis est bien simple:

Pas de castors!

UNIVERSITAIRE.

Les candidats actuels à la mairie sont MM. D. Rolland, Hurteau et J. Duhamel.

A qui la pomme?

Attendez le CANADA-REVUE!

DROITS ET PRIVILEGES

"Nous sommes descendus si bas que nous devons avoir touché le fond," s'est écrié l'autre jour l'Hon. M. Chapleau au marché St. Jean Baptiste.

Bien que la constatation semble un peu tardive, je crois qu'elle est bonne à relever, et il peut être utile au peuple de s'entendre dire tout haut ce que d'autres pensent de lui tout bas.

Personne ne peut nier que nous ayons fait une terrible chute et comme race et comme nation.

Nous avons déjà discuté dans cette REVUE les principales causes de la décadence, les éléments qui y ont contribué et les moyens d'y porter remède.

L'éducation cléricale notoirement insuffisante ou subversive, l'éducation politique absolument délétère et dissolvante sont les deux pierres d'achoppement auxquelles se heurte la nationalité canadienne-française dans sa marche en avant.

Mais il y a encore un autre danger que l'on doit signaler, un autre de nos points d'appui qui disparaît.

Jusqu'à ce jour la soumission des Canadiens-Français au joug de l'Angleterre avait eu sa compensation dans ce que l'on appelait, sans trop se rendre compte de ce que signifiait le terme, les privilèges d'un citoyen britannique.

Cette expression entourée d'une auréole lointaine représentait une idée vague de garantie, d'avantages de protection, — idée mal définie, — mais qui faisait contrepois moralement à l'humiliation de la conquête.

Eh bien, le contrepois disparaît.

Lorsque l'honorable M. Mercier s'est levé l'autre jour dans la salle des Assises de Québec pour revendiquer ses "privilèges de citoyen britannique," un frémissement a parcouru l'assistance, l'appel était solennel, il revendiquait toute une tradition.

Quel n'a donc pas été l'étonnement de tous en entendant le juge répondre tranquillement à M. Mercier que le seul privilège qu'il lui reconnaissait était d'avoir à laisser la Couronne faire ce qu'elle voudrait.

Tout le monde s'est regardé.

C'étaient donc cela les fameux "privilèges de citoyens britanniques" dont on nous parlait depuis si longtemps!

C'était donc un leurre, une tromperie!

Le plus triste c'est que cette découverte semble n'avoir provoqué aucun sentiment de révolte dans l'esprit de ceux qui ont assisté à l'étrange déclaration faite ce jour-là; la presse, même celle qui est hostile au procès, a laissé passer l'incident sans commentaires, et il semble un fait acquis aujourd'hui que les "privilèges" dont on a nous bernés tant d'années n'existent pas.

Nous sommes bien une race de vaincus.

Pourtant ils sont réels ces privilèges, c'est pourquoi j'ai honte de voir mes concitoyens se faire si facilement à l'idée d'en être dépouillés. Jamais les Anglais ne laisseraient traiter un des leurs comme l'hon. M. Mercier est traité à Québec. Jamais dans aucune nation on ne permettrait telle indignité.

C'est cette lutte pour la défense des fueros qui a inspiré une des pages les plus brillantes de la *Fin d'un Monde*, et

je veux la citer ici pour redonner un peu de cœur à mes compatriotes.

En Espagne, des milliers d'hommes se firent tuer pour défendre leur droit d'être jugés par des juges cités par eux, pour ne pas laisser toucher aux privilèges de leurs juges, de leur *Justiza*.

Quoi de plus beau que la lutte ainsi soutenue par l'Aragon contre le fils de Charles-Quint, le tout-puissant Philippe II! Antonio Perez, l'ancien confident du roi d'Espagne, parvient à s'échapper de sa prison; quoique brisé par la torture, il se hisse sur un cheval, et court, bride abattue, vers les frontières de l'Aragon; on se met à sa poursuite; le fugitif enfonce les éperons dans le flanc de son cheval, il arrive à la tombée du jour au premier village d'Aragon et demande le *Justiza*.

"Le *Justiza* est aux champs, il se fait tard, il va sans doute rentrer," répond-on à Perez. Et voici que le *Justiza*, un brave paysan convert d'une peau de bique, apparaît à l'entrée du chemin. Perez court se mettre sous sa protection; il se déclare *manifestado* aux *fueros* d'Aragon en touchant le vêtement du juge. A ce moment des cavaliers pénètrent au galop dans le village. Ce sont les estafiers du roi d'Espagne qui se précipitent pour ressaisir le prisonnier...

En vain on évoque devant ce paysan toute la grandeur du roi d'Espagne et de l'empereur des Indes; on lui dit, comme dans *Ruy Blas*:

Il est dans Aranjuez ou dans l'Escurial,
 Sous un dais surmonté du globe impérial.
 Un homme
 Devant qui se couvrir est un honneur insigne.
 Qui peut faire tomber nos deux têtes d'un signe...

Le *Justiza* répond: "Cela est fort bien, mais ce fugitif est sur la terre d'Aragon; il se réclame de la justice d'Aragon; il sera jugé par Aragon."

Philippe II fit la guerre, multiplia les supplices, livra le *Justiza* au bourreau, mais Perez ne fut jamais livré, et mourut tranquillement à Paris...

Voilà des races fortes et vaillantes; mais nous...

Tout est prostitué sous nos yeux, et personne ne bouge. Nous assistons sans broncher au spectacle écœurant de tous les dénis de justice, et nous courbons la tête.

J'ignore quand le peuple se réveillera; mais si le réveil est aussi violent que l'humiliation a été profonde, nous verrons de grandes choses.

JUSTUS.

LA CHARITE

Lorsque nous parlons de supprimer les exemptions de taxe aux communautés religieuses, on nous répond invariablement que nous voulons priver les pauvres gens de leur seul soutien, que ces institutions sont la providence des malheureux, et qu'elles n'existent que pour et par la charité.

Voici un entrefilet qui a fait le tour des journaux.

Un des sergents du poste de police No. 4, rue Ontario, racontait que dernièrement une pauvre femme, accompagnée d'une petite fille et d'un nouveau-né, était venue au poste demander abri et protection. Inutile de dire qu'on lui est venu en aide. L'histoire de la pauvre femme est des plus tristes. C'est une canadienne mariée depuis quelques années à un anglais.

Son mari l'a abandonnée avec son enfant à Ottawa il y a environ six mois. Se voyant sur le point de devenir

mère une seconde fois, la malheureuse alla frapper à la porte de plusieurs de nos institutions, soi-disant charitables, mais l'entrée lui en a été refusée parce qu'elle n'avait pas d'argent.

Elle se décida alors à avoir recours à un refuge protestant. C'est là qu'elle a passé sa maladie. La police a enfin réussi à placer les deux marmots chez les Sœurs Grises. La mère déclare pouvoir gagner sa vie seule.

On voit d'après ceci le cas qu'il faut faire des déclarations qu'on oppose à nos articles, et surtout la valeur des arguments de ceux qui demandent le maintien des exemptions de taxes.

La vérité est que le pauvre homme paye cher et très cher la charité qui lui est faite lorsqu'elle lui est faite, et qu'il serait certainement beaucoup plus heureux s'il avait moins de taxes à payer sous toutes les formes.

La cherté des loyers, le renchérissement des denrées sont le produit des impositions énormes qui grèvent la propriété et le commerce.

Si les cinquante millions de biens ecclésiastiques qui forment près du tiers de la propriété totale de Montréal étaient soumis à l'impôt comme tout le reste, la part à payer par chacun serait diminuée d'un tiers, et il y aurait moins de pauvres gens.

D'un autre côté, les Pères Jésuites de la Rue Bleury ont déclaré devant les commissaires d'expropriation pour l'élargissement de la rue Bleury, que leurs élèves leur rapportaient net chacun 50 o/o du prix qu'ils payaient pour leurs cours d'étude.

Lorsqu'une propriété rapporte un tel revenu, il n'y a, on l'avouera, aucune raison pour qu'elle soit dispensée de payer les taxes.

Nous espérons bien que cette question va être discutée aux prochaines élections municipales.

FISC.

OUVREZ L'ŒIL

La *Minerve* a publié un long article pour défendre l'enseignement classique donné dans les institutions religieuses du Canada.

Un nommé *Alexis* avait déjà tenté cette œuvre sans succès dans l'*Etendard*.

Il n'est pas probable que le rédacteur de la *Minerve* réussisse davantage.

La raison de l'insuccès est bien simple à saisir: cette éducation est notoirement insuffisante pour faire des hommes. Pour ce qui est des curés elle fait des curés ignorants de tout sauf des moyens de collecter la dime et de se construire de beaux presbytères au plus grand désespoir des paroissiens.

A quoi bon nous parler du temps où les missionnaires enseignaient l'A B C dans les bois?

Avons-nous jamais nié qu'ils aient eu du mérite ceux qui s'étaient dévoués à cette besogne?

Mais les temps ont changé, et le grand tort du clergé c'est de n'avoir pas changé, lui, depuis ce temps-là.

Il y en a même qui ont oublié l'A B C des bonnes mœurs. Lorsque tout le monde demande une réforme

pourquoi la *Minerve* fait-elle entendre une voix discordante ?

Elle nous fait des promesses, la pauvre vieille ; est-ce avec des promesses que nous allons instruire nos enfants ?

Non, cela passera ou cela cassera, mais il faut absolument un changement.

Le minimum de nos desiderata est contenu dans la motion présentée par l'hon. L. R. Masson, secondé par M. F. Langelier, à la dernière réunion du Conseil de l'Instruction Publique.

“ Aucune personne ne devrait enseigner dans une école académique, modèle ou élémentaire, subventionnée par le gouvernement, sans être pourvue d'un brevet de capacité correspondant au degré du cours dans lequel elle est appelée à enseigner.

“ Toute personne qui aura cessé d'enseigner pendant une période de — ans devrait être tenue d'obtenir un nouveau brevet de capacité avant de reprendre l'enseignement.”

Nous serions heureux de savoir si la *Minerve* approuve cette motion.

Si elle l'approuve, que signifient ses platitudes ?

Pourquoi ne pas entrer dans le mouvement ?

Votre hibou, vieille *Minerve*, ne pourrait-il pas risquer un œil ?

DUROC.

LES PRESBYTERES

Il est fort intéressant de constater l'apaisement de la *Vérité* depuis certains événements.

Cet apaisement nous permet même de signaler un passage très bien pensé de ce journal relatif aux extravagances de certains curés dans la construction de leurs presbytères.

Voici ce que dit la *Vérité* :

La *Semaine Religieuse* de Québec admet que les plans choisis quelquefois sont trop dispendieux. Ne serait-ce pas obvier à cet inconvénient que de confier le choix des plans à une commission diocésaine, nommée par l'évêque, et composée de personnes compétentes ? Et ces plans ne pourraient-ils pas être *uniformes*, sinon pour les églises, du moins pour les presbytères ? Ne pourrait-on pas *classer* les presbytères, et dire que les paroisses riches auront un presbytère de première classe, les paroisses moins riches un presbytère de deuxième classe, etc. ?

À part la nomination de cette commission par l'évêque, prétention que nous n'admettons pas, le projet nous semble avoir *bien du bon sens*, suivant l'expression populaire.

Ne voit-on pas, par exemple, à Montréal, dans la paroisse St Louis de France, l'Église à peine sortie de terre, humble, petite, froide, nue, tandis qu'à côté s'élève un presbytère somptueux, haut de trois étages, reluisant sur toutes les coutures ?

Que doit penser le peuple qui voit et comprend ?

Quel contraste entre la maison de Dieu et celle de son serviteur !

Ce sont là des abus qui appellent une réforme immédiate.

Aux intéressés d'y veiller ; pour nous, nous ferons bonne garde.

CAUSERIE

Chers lecteurs, si vous n'êtes encore atteints d'aucune espèce de foudre, profitez-en, et dévorez à moitié cuits les collaborateurs du CANADA-REVUE : on ne sait pas ce qui peut arriver. Moi aussi, j'en profite et je me dépêche. Aujourd'hui, je vous écris n'importe quoi ; je n'ai ni le temps ni le loisir de choisir un sujet parmi les cinq cents sujets qui s'offrent sous ma plume. Vous me direz que je peux bien attendre. Eh bien, non ! Je voudrais, je ne le pourrais. Cet abominable Filiatreault ne me lâche plus depuis que je lui ai fait goûter à un nouveau scandale. Il en veut, il en veut toujours. Il est prêt à me prendre le peu de moëlle de mes os et le peu de cervelle qui me reste dans la tête, pourvu qu'il fasse plaisir à ses chers lecteurs, bien que trop chers à mon sens. Ce monstre dévorant n'a d'entrailles que pour eux... Eh bien ! soit, me vo là ; prenez, soyez heureux et oubliez-moi !

Et d'abord, il faut vous dire que je suis plongé jusqu'au cou dans toute espèce de tracasseries, résultant d'un délabrement absolu, mais noblement supporté. Vous n'attendiez pas moins de moi, sans doute ; mais, c'est égal, j'aimerais autant que vous attendiez cela d'autres.

Je n'ai plus aujourd'hui ni queue ni tête, pas deux idées de suite, mais en revanche une vingtaine de créanciers qui se suivent admirablement et dans un ordre parfait. Je commence donc par dégager entièrement ma responsabilité de toutes les inepties que je vais vous débiter dans la présente. Encore une fois c'est la faute de cet abominable Filiatreault. Il s'imagine que je lui appartiens désormais, qu'il peut me disséquer tout vif et me servir comme un melon d'eau à ses lecteurs, en tranches hebdomadaires. Il a positivement dans l'idée que je me suis donné à lui comme on se donnait au diable il n'y a pas plus de cent ans encore... C'est bon, vous êtes prévenus, et que vos colères ne retombent que sur lui.

Il vous est probablement indifférent de savoir que je suis à peine de retour d'une villégiature extrêmement prolongée. Cela encore n'est pas de ma faute ; mais les coupables, dans cette affaire-là, sont trop nombreux et trop puissants pour que je les nomme. Du reste, je suis loin de m'en plaindre. J'ai pu enfin passer à l'eau salée un mois de septembre complet, le délicieux et délectable septembre, avec ses douces fraîcheurs, avec ses tiédeurs onctueuses et son soleil plein de caresses délicates et discrètes. Je suis allé aussi loin que j'ai pu avec mes faibles ressources, dernière image des sueurs de mon front, et j'ai planté ma tente sur les bords de mon bien-aimé, de mon incomparable Saint-Laurent, qui continue toujours d'être noble et majestueux, quoi qu'on le lui ait dit trois millions de fois au moins depuis cinquante ans, ce qui prouve combien il est supérieur aux éloges. C'est curieux avec cela comme il n'a pas l'air dépaysé dans notre province !...

J'ai fui vers une retraite lointaine, hélas, encore trop accessible, comme on va le voir. Au moins y ai-je trouvé un abri sûr contre les persécutions du gouvernement provincial qui en voulait à mes jours, et qui était à la veille d'entamer considérablement mes nuits, si je n'y avais mis

bon ordre, mais là d'autres déboires n'attendaient. Ah ! je n'oublierai jamais ce que la gent cornue et la gent volatile de basse-cour m'y ont fait endurer durant la première partie de la belle saison. Ça été une concurrence en règle à l'administration provinciale.

Il y avait d'abord cinq gros coqs-d'Inde de chez mon voisin — jugez un peu si c'était de parti pris, puisque mon plus proche voisin demeurait à plus de cinq arpents de chez moi, — il y avait, dis-je, cinq gros coqs-d'Inde qui faisaient à tout bout de champ irruption sur mon terrain. J'avais beau les pourchasser à coups de pierres et de manches à balais, rien n'y faisait. Ils revenaient quand même, ou s'obstinaient à rester, comme le gouvernement Ross, qui voulait rester quand même au pouvoir il y a six ans, ne comprenant pas que le terrain sur lequel il... non, je veux dire que le pouvoir auquel il se cramponnait ne lui appartenait plus, puisqu'il était en minorité.

Vous raconterai-je, ô lecteurs, les menues persécutions et les taquineries obstinées auxquelles j'ai été en butte de la part des deux espèces sus-mentionnées ? Eh ! mais oui, puisque c'est Filiatreault qui le veut, allons-donc.

Aussitôt que la pâle aurore, avec ses doigts de rose, entr'ouvrait les voiles du firmament — il ne faut pas trop se fier à ces doigts de rose-là, ils doivent être singulièrement crochus aujourd'hui, puisqu'on leur fait ouvrir les voiles du firmament depuis un temps au moins aussi ancien que les idées de M. de Boucherville — régulièrement, invariablement, inflexiblement, deux ou trois coqs égossillés, mais fiers de leur timbre et possédant toute la prétention de l'impuissance, essayaient d'étonner les échos d'alentour. Moi, sottement, je m'éveillais et je n'entendais pas comme Saint-Pierre le troisième chant pour renier ce que j'avais le plus aimé en ce monde. Une fois qu'ils avaient commencé, ils ne s'arrêtaient plus. La plus noble émulation s'emparait d'eux ; il y en avait même un qui chantait sans discontinuer, comme s'il n'avait que cela à faire et comme si cela pouvait m'être indifférent. Alors il fallait bien s'éveiller et se lever. Je bondissais hors de mon lit, mais à peine avais-je fait un pas qu'un beuglement formidable ébranlait les cloisons de mon modeste asile. C'était au tour des bœufs et de leur douces compagnes. O félicités champêtres, ô charmes bucoliques ! Comment résister à des voix qui nous appellent par tant de gosiers si bien exercés et si punctuels.

Il s'établissait alors entre les coqs et les aimables bêtes à cornes une lutte de vocalisation qui m'arrachait chaque matin un bout d'oreille, et plus les coqs piaillaient et écorchaient l'écho pourtant inoffensif, plus les bœufs and company exécutaient de mugissements jéricodiphones. Enfin, au bout d'une heure seulement, l'une des vaches, convaincue sans doute que la nature était saturée d'harmonie, adressait à l'espace un finale rempli d'accents aussi pointus que les "crans" du rivage, et voilà comment, dès les premières heures du jour, je voyais se dresser contre moi toute espèce de conspirations. Comment veut-on maintenant que je n'aie pas l'esprit mal fait comme une colonne de la *Minerve*, et que je ne voie pas tout en noir comme au fond de l'âme d'un défenseur des bons principes.

Mais il y avait des correctifs parfois : de rares fois, je parvenais à m'arracher à l'attendrissant concert des bêtes à cornes, auquel s'adaptait celui des coqs, comme un bout de fifre à un trombone, et je m'acheminais sur le bord du grand fleuve, laissant ma tendre épouse sans défense aux bras du perfide Morphée. Les passants étaient encore invisibles et les maisons éloignées les unes des autres. Je pouvais donc rêver en liberté et en paix. Là, je mêlais le tumulte de mes pensées au tumulte harmonieux des flots, — semblable à Napoléon sur l'île de Ste-Hélène :

" Promenant sur un roc où passent les orages
Sa pensée, orage éternel."

Seulement, je ne suis pas Napoléon et je n'étais pas sur une île. A part cela, c'était absolument *pareil comme*, ainsi que persistent à dire et à écrire en toute occasion mes incorrigibles compatriotes.

Oh ! Connaissez-vous une musique comparable à celle du profond océan déroulant ses vagues et faisant retentir jusqu'aux plus lointains rivages le mugissement de ses abîmes ? Est-il rien de mieux cadencé, de mieux rythmé, de plus harmonieux que ces longs alexandrins de la mer ? Quels accents peuvent égaler ceux qui s'élèvent des profondeurs inaccessibles, qui se gonflent, qui s'enflent tout en se répandant davantage, et puis viennent mourir par degrés sur la rive, vague sur vague, onde sur onde s'affaissant, comme les dernières notes sous les doigts d'un artiste, ou comme un murmure qui flotte avant de s'envoler ? Abandonné tout entier aux délicieuses sensations qui accompagnent la rêverie, je sentais mon esprit se balancer avec le mouvement des vagues, je me sentais bercé comme une algue sur les flots toujours chantants, j'aspirais les âcres et mystérieuses senteurs du gouffre, et je plongeais avec ravissement dans cet infini sans cesse renouvelé, toujours changeant et toujours le même, semblable à l'espace qui déroule sans interruption des mondes nouveaux, tout en restant toujours lui-même, inaltérable et insondable !

Longtemps mes rêveries se prolongeaient, puis je revêtais enfin à la réalité. Il fallait toujours y revenir... Ah ! ça n'est pas drôle, la réalité !

Septembre arriva, et avec lui les moissons dorées, les travaux des champs qui transforment la campagne, les jours qui diminuent avec hâte, comme des réserves à la fin d'une saison, et les courtes soirées qui portent déjà en elles les pressentiments de l'automne qui s'avance. Soudain éclata un coup de foudre dans une région du ciel canadien jusque-là exempte de tous les orages. Jusque-là nous n'avions pas fait cause commune avec les autres peuples, nous ne pensions pas devoir passer par les mêmes épreuves et subir les mêmes leçons qu'eux l'avaient fait. Nous vivions dans une douce quiétude, dans un inébranlable *statu quo*, à l'abri de toutes les "tempêtes du siècle." Chez nous il n'y avait jamais eu aucune de ces discussions oiseuses, aucun de ces pénibles labeurs de l'esprit cherchant à s'expliquer le pourquoi et le comment de toutes choses, et voulant découvrir les voies futures de l'humanité à travers les voiles qui les enveloppent encore. Nous jouissions de l'inestimable bienfait des institutions représentatives, et cela nous permettait, en politique, de tout

oser et de tout dire. Sur ce terrain unique, nous avons le droit de nous traiter les uns les autres de voleurs, de scélérats, de coquins fielés... Ce... c'était reçu, et cela n'empêchait pas de faire le même discours, une fois par année, le 24 juin, dans toutes les assemblées, sur la concorde et l'union des canadiens-français.

En dehors de ce domaine, plus rien. Nuit profonde.

Défense à notre nez de se fourrer ailleurs que dans les tripotages de monsieur tel ou tel ; interdiction complète de tout examen, de toute expression d'idées dans les questions d'ordre supérieur, auxquelles aucun peuple sur terre ne saurait rester étranger ou indifférent ; défense formelle, péremptoire, indiscutable, même de nous apercevoir, encore moins de signaler, bien entendu, les énormités qui se passaient en dehors du terrain politique ; mais heureusement, en revanche, liberté absolue de penser et de dire tout ce que l'on voulait au sujet du Labrador, des pilules d'Halloway et du prix des choux. Quant à notre état social propre, il ne nous concernait pas, il devait nous rester étranger, et c'était heureux pour nous, parce que nous y aurions trouvé, en y regardant d'un peu près, de quoi faire une révolution terrible dans les esprits des bons canadiens, si quelques milliers d'entre eux seulement avaient ouvert les yeux. Enfin, nous étions les cumuques de l'humanité, et nous n'avions de passions que pour nos estomacs et pour nos goussets. Laisant donc aux autres peuples le soin de diriger cette petite boule noire qui roule à trente-quatre millions de lieues du soleil, nous, nous mangions des omelettes au lard, nous cultivions le fait-divers, et nous disions des *oreamus* pour le mal du prochain trois cent soixante-quatre jours de l'année.

Tout à coup, patatras ! Le sol, sur lequel s'entassaient pêle-mêle les institutions les plus baroques et les plus antédiluviennes s'effondre et découvre des abîmes de misère intellectuelle et morale, des abîmes d'ignorance, de corruption, d'hypocrisie, d'exploitation humaine et d'imposition qui s'entr'ouvrent en jetant d'effroyables lueurs. Crises sur crises se sont succédées dans l'atmosphère canadienne depuis une vingtaine d'années. C'étaient là les signes précurseurs du cataclysme qui vient d'éclater. Maintenant, venez, regardez et agissez, vous tous, hommes de cœur, qui voulez en finir avec toutes les usurpations et toutes les impositions ; votre heure est venue, votre mission est évidente ; remplissez-la.

Et maintenant l'été de 1892 est bien et irrévocablement passé. Déjà ! Déjà ! Comme une ombre il a glissé dans le gouffre du temps où les fantômes s'empilent les uns sur les autres pour produire ce grand total : néant. Combien d'amours a-t-il vu paraître et disparaître ? Ne les comptons pas. Mais on voit arriver à pas pressés le morne et sombre hiver qui va "glacer nos corps sans refroidir nos cœurs." Déjà toutes les portes se ferment, et dans les caves s'entassent les grosses bûches de bois franc, et les tonnes de charbon. Bientôt on va calfeutrer les fenêtres, tamponner tous les interstices et l'on va se renfermer dans son intérieur bien capitonné. Douces et longues soirées du foyer, seules joies réelles de l'hiver, vous allez donc nous

revenir avec vos longs entretiens, avec le cortège de vos souvenirs lointains et toujours chers !

On entend l'âpre brise courir sur les champs dénudés, emportant avec elle les dépouilles des forêts, une poussière de feuilles qui tourbillonnent comme des âmes dans un monde inconnu. Elles jonchent au loin la plaine, les routes solitaires et attristées, les rivages déserts, les vallées où les échos s'éteignent et les monts frissonnant dans leur nudité. Toute sa parure d'un jour a été arrachée brusquement à la nature qui se désole : ainsi la fiancée de la veille devenue la veuve du lendemain.

Mais nous n'avons plus le loisir, hélas ! de contempler les métamorphoses de la nature et de pleurer sur ses deuils. Les événements nous pressent de tous côtés et nous commandent d'entrer dans la lice. Il faut leur obéir. Aujourd'hui tout homme doit être un soldat, parce que le jour du réveil et de l'affranchissement de toutes les vieilles entraves est enfin venu pour notre pays. Nous entrons dans une phase nouvelle de notre existence nationale, brusquement en apparence, quoiqu'elle ait été depuis longtemps préparée par les plus criants abus et par l'oppression systématique la plus aveugle. — Le peuple que l'arbitraire, les violences morales de toute nature et les plus odieuses exploitations de son ignorance ont forcé jusque dans ses derniers retranchements à enfin secoué sa pesante léthargie. Il ouvre les yeux et demande où on le mène. Pour la première fois il veut se rendre compte et se renseigner. Il a soif d'apprendre, de faire usage de sa raison et de savoir comment se guider. Jusqu'aujourd'hui ses maîtres ont fait défaut à leur mission. A d'autres de les remplacer et de montrer au peuple les seules voies qui le conduiront où les destinées l'attendent.

ARTHUR BUIES.

CHRONIQUE MEDICALE

LES CHIRURGIENS

Les chirurgiens sont en ce moment sur la sellette.

Tout ceci n'est pas notre affaire, et si nous y faisons allusion, c'est simplement pour avoir l'occasion d'indiquer à Gyp qu'elle a oublié dans sa collection de types médicaux quelques jolis spécimens.

On fait aux chirurgiens une réputation d'ogres qui deviennent féroces devant la chaire fraîche. Une femme d'esprit de ma connaissance, avec laquelle je causais dernièrement dans un salon, s'arrêta tout à coup, et pâlit :

— Donnez-moi votre bras, me dit-elle, et menez-moi au buffet.

— Vous sentez-vous souffrante ? lui demandai je.

— Non. Mais j'ai eu un frisson. Avez-vous vu le grand et gros homme planté derrière mon fauteuil et dont le regard plongeait sur moi ?

— Non, mais je le comprends.

— C'est Péan. Et je n'aime pas être regardée par cet homme-là.

— Pourquoi vous décolletez-vous ?

— Parce que mes moyens me le permettent, et c'est précisément l'instinct de la propriété qui me le fait fuir. Quand il regarde ces choses-là, on dirait qu'il a dans l'œil l'envie de les enlever... d'en faire l'ablation, comme ils disent. Brrr, marchons vite.

Evidemment elle avait deviné la préoccupation principale de l'école des virtuoses de la chirurgie.

Ces gens-là sont les pianistes de la science. Rien ne les arrête.

De même qu'un acrobate de l'ivoire, sans respect pour la beauté de forme d'une belle et pure phrase de maître, la prendra, la contournera, la disloquera par tous les bouts, afin de faire pâmer d'aise les mélomanes qui l'écoutent, de même un virtuose du bistouri ne voit dans la nature humaine qu'un motif à exécuter des variations étourdissantes avec ses bistouris, ses scies et ses pinces, à la grande admiration de son public habituel. L'école, d'ailleurs, ne date pas d'hier. Elle a de nobles précurseurs. Quel est donc ce célèbre Polonais — je veux dire cet oculiste — qui appelle le No. 8 ?

Le patient se présente. Il l'examine.

— Un cas bien intéressant ! dit-il à la galerie. On ne voit rien à l'extérieur. L'œil paraît superbe. Eh bien, à l'intérieur se trouve une sorte de champignon presque imperceptible qui va faire des ravages foudroyants si on ne l'arrête. L'ablation est indispensable.

L'ablation est faite. Il prend l'organe, et avec un instrument le fend dans sa longueur.

— Approchez-vous que je vous montre...

Puis regardant attentivement :

— Ah ! voilà qui est particulier ! Il n'y a rien. Non : absolument rien ! L'œil est sain. C'est extraordinaire. La nature est pleine de ces phénomènes. Allons ! au No. 9.

Si le No. 9 n'a pas pris ses jambes à son cou.

Jobert de Lamballe, qui marchait à travers les salles de l'Hôtel-Dieu avec une suite royale, était fêru de la même trouade. C'est la passion de l'art qui l'a rendu fou. Mal élevé, grossier avec ses internes, il était plein de déférence pour les inconnus, qu'il supposait être des autorités scientifiques étrangères, et il traita, un jour, d'éminent confrère un charcutier de Pithiviers qu'un de ses externes avait examiné à sa clinique et pour lequel il fit spécialement un chef d'opération.

Ce qu'on en a ri !

Il était fou depuis quelques temps déjà, quand arriva l'aventure qui le fit enfermer dans une maison de santé.

Comme Perrin Dandin qui voyait dans tout matière à plaider, lui voyait partout une opération à faire.

Il était allé toucher des coupons au Comptoir d'escompte, l'employé, un peu myope, lui comptait son argent, et se tenait très penché vers le guichet.

— Mais c'est superbe ! L'enfant se présente admirablement, s'écrie tout à coup Jobert.

Et ses deux formidables mains, passées par le trou, avaient saisi le malheureux par la tête et le manœuvraient impitoyablement pour l'extraire de sa boîte.

Et aux hurlements qu'il poussait, l'autre répondait en souriant :

— Criez, madame, cela ne peut que vous aider.

J'imagine que les pauvres diables qu'il avait opérés le matin ou même la veille devaient faire de singulières réflexions.

Le célèbre docteur Maisonneuve, lui, était le Phidias de la rhinoplastie. Il vous sculptait un homme à neuf. Seulement, au lieu de terre glaise, c'était de la chair qu'il employait. Son service à Baujon était suivi par une foule d'admirateurs.

Quand il regardait un nez, c'était avec la préoccupation de le faire permuter avec un morceau de la hanche.

Mettre à droite ce qui était à gauche, en bas ce qui était en haut. Il vous aurait persuadé que, si vous vouliez consentir à ce petit déplacement, il vous ferait un bras magnifique avec votre jambe, et vice versa.

Le nez surtout était l'objet de ses prédilections. Quand il en avait modelé un, c'était tout glorieux qu'il disait à ses élèves :

— Voyons, messieurs, la main sur la conscience, est-ce que ce nez-là n'est pas plus beau que celui qu'il avait ?

Et puisque je parle de nez, je dois citer le mot épique d'un de ses internes, ce malheureux Castelnau, le docteur Lux du *Réveil* de Delescluze, qu'on appelait le docteur *Nez-en-moins*, qui a fini si misérablement.

Le grand chirurgien venait de faire une opération effroyable, et avait retranché au patient des parties considérables de son individu.

L'opéré restait là, sur un lit de torture, à côté de cet énorme amas de déchets de boucherie.

Castelnau admirait le travail, quand le maître lui dit :

— Allons, monsieur, qu'attendez-vous pour faire transporter cet homme dans la salle ?

— Mais j'attends, répliqua l'interne, que vous veuillez bien m'indiquer quelle est la partie du malade qu'il faut mettre dans son lit.

Par ces illustres exemples, on voit que la génération actuelle n'a rien inventé, mais qu'elle a considérablement perfectionné au point de vue, sinon du savoir, du moins du savoir-faire.

Il y avait naguère une sorte de gardien de la paix qui vous protégeait contre les attentats chirurgicaux. C'était le médecin. Celui-là se mettait en travers et il fallait passer sur son corps avant de porter un coup de couteau inutile à son client.

Aujourd'hui — et c'est ici que se révèle le génie pratique des nouvelles mœurs — pour arriver plus vite à la haute gloire, les habiles offrent au médecin qui les fait appeler la moitié du prix de l'opération. Y a-t-il des cerbères farouches qui s'apaisent devant un pareil gâteau de miel ? On sait que pour le monde la caractéristique du talent d'un opérateur est dans l'énormité de son tarif.

Je l'ignore, mais j'en connais qui restent réfractaires à cet appât.

Un médecin me racontait dernièrement qu'une de ses malades, absolument perdue, l'avait prié d'appeler en consultation un chirurgien très répandu.

Après l'examen d'usage, les deux hommes de la science se retirent.

— C'est très luxueux ici ? dit le chirurgien. Ils doivent être riches. On pourrait opérer.

— Vous n'y pensez pas, répond l'autre ; dans deux jours elle n'y sera plus.

— C'est pour cela. L'opération ne la tuera pas.

Restons sur cette bonne parole.

EDOUARD SIEBECKER.

Les autorités municipales sont aussi abracadabrantes dans tous les pays.

Voici le texte du discours que le Maire de Montereau a prononcé pour la fête Nationale du 22 septembre :

« Ce que Suger et Colbert pensaient en finances administratives se répercute en patriotisme dans Jean Bart et Coligny, Jeanne d'Arc et Jeanne Hachette, Fabert et Vincent de Paul.

« Arrive 1789. Le joug humain, porté à son apogée, trouve que la mesure est comble, la révolution éclate, et 1792 couronne l'œuvre si longtemps attendue : la République et la Liberté !

« Voilà ce qui forme l'étymologie du centenaire !...

« Digne émule de son oncle, Napoléon III, ce fanfaron qui ramassait les balles sur les champs de bataille, nous a plongés à Sedan avec 18 milliards de dettes.

« Oh ! Colbert ! ta mémoire ! et gémis sur la triste époque de la royauté depuis quatorze siècles... »

C'est beau l'éloquence !

Nous avons appris non sans quelque étonnement que le Père Candide, qui s'était opposé si vigoureusement à la requête d'*Ilabeus Corpus* du Père Donnelly, détenu à l'asile de St. Benoit, a retiré son opposition.

CANADA-REVUE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Publiée par la Compagnie de Publication du CANADA-REVUE.

Directeurs :

Président : L. E. Morin, sr. ; Directeur-Gérant : A. Filiatreault ;
J. Emile Vanier, J. A. C. Madore, Joseph Fortier.

Rédacteur-en-chef : MARC SAUVALLE.

Secrétaire de la rédaction : A. FILIATREULT.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

Plus 50 cents pour livraison dans la ville de Montréal ; prix du numéro : 10 cents.

312 RUE CRAIG, MONTREAL,

B. P. BOITE 324. Téléphone Bell 6826

Les idées aristocratiques qui brillent à travers les opinions conservatrices ont toujours amené le triomphe des sentiments démocratiques.—*Extrait du discours du Dr. Lachapelle lors de son élection dans Hochelaga.*

Après trois alertes successives et trois erreurs involontaires, nous apprenons que M. le curé Salmon est définitivement déplacé.

C'est curieux, nous l'avions toujours cru ainsi.

La *Semaine Religieuse* de Québec nous a paru exceptionnellement vide cette semaine.

Nous avons appris avec plaisir que la rédaction de cette feuille avait simplement souffert d'un trop plein de matière qui a produit un désarroi dans l'établissement dont nous espérons n'avoir pas à retrouver les traces cette semaine.

La *Minerve* affirme que le clergé nous a fait ce que nous sommes, et doit par conséquent avoir la direction exclusive de l'enseignement politique, littéraire, industriel, commercial... et d'annonces. Comme il faut un directeur à toutes les branches de l'enseignement, nous suggérons la nomination de l'abbé Castonguay, du Séminaire de Sherbrooke, comme directeur suprême de l'enseignement orthodoxe de la langue française.

L'abbé Castonguay a été renvoyé du séminaire de Sherbrooke.

Il occupe aujourd'hui une place de vicaire dans une paroisse dont nous taisons le nom.

Nous n'avons aucune objection au changement.

Nous ne voulions pas de M. Castonguay comme professeur de français ; comme vicaire, il nous est indifférent.

Qu'il enseigne dans sa paroisse de mauvais français, c'est encore moins dangereux que les mauvaises mœurs.

Dimanche dernier, un révérend père Jésuite a parlé en chaire contre les mauvais journaux. Il ne les a pas nommés, mais il est évident qu'il n'a pas oublié l'*Etendard*, la *Minerve* et la *Vérité*, cette dernière surtout. Nous protestons contre ces attaques. La *Vérité* doit avoir le droit de régenter le clergé, puisqu'elle est spécialement chargée de la défense des bonnes mœurs. Nous n'avons pas de

rancune, nous, et nous sommes prêts à prendre vaillamment la défense de la *Vérité* contre ceux qui veulent la réduire au silence.

Nous pinçons M. l'abbé Baillargé, directeur et rédacteur de l'*Etudiant* et de la *Famille*, sans compter une couple d'autres feuilles de chou aussi intéressantes que les susdites, en flagrant délit de désobéissance. Ainsi, la *Famille* publie, dans son dernier numéro, une annonce ainsi conçue :

L'*Etudiant* traite particulièrement des questions actuelles. S'adresser au rédacteur de la *Famille*.

Dans les circonstances actuelles, on ne saurait être trop circonspect. Précisez, M. l'abbé, afin de ne pas induire vos rares lecteurs en erreur.

Dans son adresse à St-Roch de Québec, l'hon. M. Laurier, après avoir parlé de la charité en des termes magnifiques, fait cette remarque : que nos concitoyens catholiques font peu de legs aux institutions de charité du pays. Ce fait paraît assez singulier en effet à première vue, et serait inexplicable si on ne réfléchissait que toutes les institutions de charité, aussi bien que d'éducation, sont entre les mains et sous le contrôle exclusif du clergé et des monastères, qui ne rendent compte de rien à personne, excepté à eux-mêmes. Quelle garantie un donateur peut-il avoir que son don obtiendra sa destination et atteindra son but, quand ni lui-même ni aucun laïque n'a rien à voir dans la gestion des deniers de telle ou telle corporation religieuse ? Les quêtes à domicile constantes et incessantes remplacent chez nous les gros legs, et l'influence morale fait que personne ne peut y échapper, ni riches ni pauvres.

Chez nos concitoyens d'origine anglaise, on procède bien différemment : là, les laïques dirigent et contrôlent les finances ; des rapports accessibles à tous donnent aux bienfaiteurs l'assurance légitime quant à l'emploi des fonds. L'encouragement à donner ou à léguer dans ce cas est facile à comprendre. Si Baptiste avait voix au chapitre, peut-être Baptiste déplierait-il plus volontiers sa bourse ; mais Baptiste, tout bon qu'il soit, n'est pas sans s'apercevoir qu'il lui faut toujours payer sans avoir jamais un mot à dire...

SENS-COMMUN.

Le Parc Sohmer n'a rien perdu de sa popularité malgré la chute des feuilles. L'excellente organisation du système de chauffage et d'éclairage fait de cette place, dans nos froides journées, la meilleure des salles où l'on s'amuse. Nous savons que l'administration ne ménage rien pour que les représentations d'hiver soient à la hauteur des magnifiques spectacles dont nous avons joui au cours de l'été.

La semaine qui vient de s'écouler a consacré le succès permanent de la saison d'automne. Il n'y a pas eu un soir où la salle n'ait été très bien garnie de notre meilleure société.

Lorsque toutes les améliorations seront complétées le public saura reconnaître par sa présence assidue les efforts faits par la compagnie et MM. Lavigne et Lajoie pour nous assurer un jardin d'hiver de premier ordre.

FEUILLETON DU CANADA-REVUE

LES BATAILLES DE LA VIE

DETTE DE HAINE

PAR

GEORGES OHNET.

DEUXIEME PARTIE^{No. 13.}

VII

(Suite.)

Il passait des heures, quand il avait rendez-vous, tout seul dans le petit appartement, étendu sur les coussins qui conservaient encore un peu du parfum de la jeune femme, à penser à elle, à jouir, par avance, du bonheur de la voir. Et quand elle arrivait, quand il entendait résonner sur les marches de l'escalier le bruit léger et rapide de ses talons, tout frémissant, il entr'ouvrait la porte pour qu'elle n'eût qu'à se glisser chez lui. Lydie avait de la satisfaction à dominer ce grand garçon si obéissant et si fort. Elle sentait qu'elle en pouvait faire ce qui lui plairait, et c'était justement ce qu'elle avait voulu.

Ce jour-là Roquière était soucieux. Pour la première fois la jeune femme le convoquait brusquement, et, dans cet appel, il devinait quelque péril. La veille, à l'Opéra, il n'avait pu trouver l'occasion de lui parler en particulier, mais elle lui avait jeté des regards singuliers. L'attitude de Bernheimer était aussi très particulière. D'ordinaire amical et affable, le banquier s'était montré froid et brusque. De tous ces petits faits rapprochés les uns des autres, Maurice concluait à quelque incident, peut-être à un danger. Mais lequel ? Il se dirigea donc de bonne heure vers la rue de Lubeck, passa devant la porte de l'appartement voisin sans remarquer qu'elle était entre bâillée, et que, par l'ouverture, deux yeux le dévisageaient.

Il ouvrit avec sa clef et, après avoir mis une allumette dans la cheminée, inspecta l'appartement. Tout était en ordre, il y avait des fleurs fraîches dans les jardinières, un goûter préparé sur une petite table. Il se promena, de long en large, dans le silence du logis discret, trompant son impatience par le mouvement, tirant sa montre toutes les cinq minutes et s'étonnant qu'il n'y eût pas un quart d'heure d'écoulé. A trois heures il commença à s'inquiéter. Lydie était toujours très exacte. Pour qu'elle ne fût pas là, il fallait qu'il lui fût arrivé quelque chose. Il prêtait vainement l'oreille. Aucun bruit dans la maison. Un calme morne qui lui pesait sur le cœur. A trois heures et demie, il s'assit dans un fauteuil et demeura accablé, se demandant quel motif grave empêchait la jeune femme de venir. S'il avait pu se douter de ce qui s'était passé, à quatre pas de lui, pendant qu'il marchait dans le petit appartement, il eût été bien autrement bouleversé.

A trois heures moins cinq, avec une exactitude criminelle, la jolie comtesse était arrivée au coin de la rue dans un fiacre, et, après avoir payé le cocher, avait tranquillement gagné la maison. La rue était déserte. Elle avait franchi le passage de la porte cochère, s'était engagée dans l'escalier et montait à pas légers. Elle allait atteindre le palier, lorsque la porte de l'entresol située en face de l'appartement de Roquière s'était ouverte, et avant qu'elle pût dire une parole,

faire un geste, Bernheimer l'avait attirée dans l'antichambre, et avait refermé la porte. Cela s'était passé avec une rapidité stupéfiante. Lydie, sans avoir eu le temps de se reconnaître, s'était trouvée dans un petit salon, en tête-à-tête avec Samuel souriant, mais fort pâle. Elle ouvrit la bouche pour protester, pour accuser. Il ne lui en laissa pas le temps, et mettant un doigt sur ses lèvres :

— Chut ! ne criez pas, soyez calme : laissez Roquière où il est, et causons tous les deux.

— Mais ce que vous avez fait là est odieux ! interjeta Lydie, saffoquée par la surprise et la colère. Et je ne vous le pardonnerai jamais !

— Qui de nous deux a besoin du pardon de l'autre ? demanda Samuel, avec un ironique coup d'œil. Vous vous êtes moquée de moi, madame. J'ai tenu à vous montrer que je n'étais pas aussi sot que vous pouviez le penser. Et maintenant il n'y a plus à nier vos petites promenades rue de Lubeck, puisque je vous prends sur le fait.

— Votre conduite est indigne d'un galant homme.

— Si vous voulez. Mais un galant homme est facilement roulé par une jolie femme, et je n'aime pas beaucoup être roulé... J'ai donc laissé ma galanterie de côté et fait appel à mon adresse. Vous voyez qu'elle m'a bien servi.

Lydie n'écoutait plus. Enfermée dans un dédaigneux silence, elle se tenait droite devant la cheminée, semblant attendre que Bernheimer mit fin à cette situation difficile. Il lui montra un siège, et d'un ton bon enfant :

— Allons, ma chère, ne boudez pas. Vous êtes pincée. C'est désagréable, dans le premier moment. Mais, en somme, ce n'est que par moi, et vous savez bien que vous avez droit de tout dire et de tout faire à votre serviteur.

Elle tourna légèrement la tête, et laissa tomber sur Samuel un regard dont elle connaissait la puissance. Et, comme faisant une concession, elle s'assit. Puis, avec un calme extraordinaire :

— D'abord, où suis-je ?

— Chez moi. Au moins pour le temps que vous y resterez.

— Vous êtes seul ?

— Tout seul. On ne m'y connaît pas et on ne sait qui vous êtes... Le secret est donc assuré.

— Comment avez-vous su que je dusse venir ?

— Ah ! ça, c'est ma petite industrie. Lydie, voyons, pourquoi l'autre jour ne m'avez-vous pas dit la vérité ?

— Pouvais-je vous la dire ?

— C'est été de la franchise.

— Je ne vous en devais pas.

— Vous savez bien que je vous aime et que je suis très jaloux de tout ce qui vous approche. Ah ! quel chagrin vous m'avez fait ! Ainsi vous avez un amant ?... Vous que j'aurais voulue si correcte, si impeccable... Et quel amant !... Un bellâtre, sur lequel vous ne pouvez faire aucun fonds. Risquer de se perdre pour un Roquière !... C'est de la folie ! Que devien-riez-vous si vous n'aviez plus à compter que sur lui ? Vous voyez-vous rivée pour la vie à cet être nul ? Il ne saurait même pas vous mettre à l'abri de la gêne. Qu'est-ce qui a pu vous séduire en lui ?

— Il m'aime.

— Le beau mérite ! Tous ceux qui vous connaissent vous aiment. A-t-on jamais pu vous approcher sans vous aimer ? Mais commettre une faute pour Roquière ! une femme comme vous !... Non ! vraiment, c'est à n'y pas croire !

Lydie eut un énigmatique hochement de tête :

— Vous ne comprenez pas... Vous ne pouvez pas comprendre... Un jour vous saurez pourquoi je l'ai choisi.

— Vous me parlez de lui avec une tranquillité ! N'avez-vous donc pas au moins l'excuse de la passion !

— Mettons : l'excuse du plaisir.

— Lydie, vous m'épouvantez !

— Bernheimer, vous m'amusez beaucoup.

— Vous ne me dites pas la vérité. Voyons, quelle comédie jouez-vous ?

— Ce n'est pas une comédie, c'est un drame. Et vous avez votre rôle, comme les autres.

— Êtes-vous donc capable de si profonds calculs ? Comment, vous raisonnez votre faute, vous que je croyais si droite et si simple ? Rien n'a pu vous retenir ? Vous n'avez donc pensé ni à votre mère, ni à votre mari ?...

Un flot de sang monta au visage de Lydie, et d'une voix âpre elle s'écria :

— Mon mari, je le hais !

— Vous le haïssez ! Et pourquoi ? Lui la loyauté, la bonté même.

— Tenez ! Ne prenez pas son parti, ou vous allez me mettre hors de moi ! Oui, je le hais ! Je le hais ! Et c'est contre lui que tout ce que je fais est dirigé !

Pendant qu'elle parlait, tout en elle : son accent, sa physionomie, son geste, trahissait la rage. Elle était devenue blême, son sang ayant reflué au cœur ; ses lèvres tremblaient et ses yeux s'enfonçaient sous ses sourcils.

— Vous me faites peur ! dit Bernheimer.

Il n'exagérait pas. La jolie comtesse, en ce moment, se révélait à lui sous des apparences furieuses qui lui donnaient beaucoup à réfléchir. Tout à l'heure elle était froidement railleuse et son cynisme l'avait décontenancé. Brusquement elle venait de perdre la tête, et maintenant il la croyait capable des plus grandes scélératesses. Il voulut la pousser aussi loin que possible, abusant de ce qu'elle ne se contenait plus, afin de connaître son secret. Il dit, appuyant sur le point sensible :

— Vous devez être très injuste. Ploërné est un grand homme, et rien de sa part ne doit motiver votre colère...

Mais il en fut pour son habileté. Déjà Lydie s'était reprise, et aux insinuations de Samuel elle ne répondit que par un amer sourire.

— Voyons, chère enfant, reprit-il. Vous ne me contesterez pas le droit de vous faire de la morale.

— Est-ce donc dans ce but que vous êtes venu ici ?

— Uniquement,

— Je vous croyais des vues moins désintéressées... Ainsi, c'est au nom de la vertu que vous m'espionnez ?...

— Espionnez... Quel mot !... Jugez-vous si mal mon amitié ?... J'ai voulu vous donner un avertissement salutaire... A ma place, imaginez que celui dont nous parlions à l'instant vous a surprise... Et mesurez les conséquences...

Lydie eut un effrayant regard, et les dents serrées, presque à mi-voix :

— Eh bien ! Il se serait arrangé avec Roquière.

Cette réponse atroce échappée à la jeune femme éclaira la situation. En une seconde Bernheimer comprit tout ce que Lydie lui avait déclaré qu'il ne pouvait comprendre. Elle avait choisi Roquière, comme un bravo, pour le mettre aux prises avec Ploërné. Oui, il n'y avait plus à en douter ; elle avait préparé cette effroyable combinaison de faire tuer son mari par son amant. Bernheimer, sous sa cuirasse d'égoïsme sensuel, avait conservé, dans un petit coin de sa conscience, un reste d'honnêteté humaine. Il calculait la veille que si Roquière, par hasard, supprimait Ploërné, il pourrait bien devenir son heureux successeur. L'éventualité entrevue devenait probable, et cependant il ne le retrouvait plus en lui-même l'allégresse qui l'échauffait à cette pensée. Il regardait la comtesse avec des yeux plus curieux que tendres, et elle lui apparaissait ce qu'elle était en réalité : un très joli mais très redoutable monstre. Il se dit : Mme Lafarge n'était pas plus criminelle que ce petit ange-là. Et si je l'épousais un jour, rien ne prouve que, lasse de moi, elle ne me ferait pas servir une tisane empoisonnée par sa damnée mulâtresse. Il faut se

tenir à distance de cette délicieuse personne. Et en tant que de s'intéresser à quelqu'un, prendre la défense de son innocent de mari qu'elle va faire saigner, comme un poulet, par ce spadassin énamouré de Roquière ! Voyant sur le visage de Lydie un commencement d'inquiétude causé par son silence, il reprit :

— Allons, ma chère, nous avons l'un et l'autre aventuré beaucoup de choses folles, restons-en là et réfléchissons, vous surtout. Il est bon que nous ayons causé ensemble ; tenez compte de ce que je vous ai dit. Quant à moi, je ne veux pas me souvenir de ce que vous m'avez répondu. Je fais la part de l'énerverment que je vous ai procuré. Je ne prends pas vos déclarations au sérieux. Et je garde l'espoir que vous allez rompre avec un homme indigne de vous.

— Ceci ne regarde que moi...

— En tout cas, vous n'allez pas le voir aujourd'hui... Voilà qu'il est quatre heures et demie... Il faudrait entrer dans des explications. Il vaudra mieux lui dire que vous n'avez pas été libre de venir.

— Ce sera la vérité.

— Allons, ma chère, partez avec moi... Ma voiture attend à l'autre bout de la rue... Je vous déposerai où vous voudrez...

— Vous ne craignez pas de me compromettre ?

— Un vieux bonhomme telle que moi ?

— Bon apôtre !

Elle jugeait nécessaire de reprendre de l'ascendant sur Bernheimer, qu'elle craignait d'avoir effrayé, et se faisait gracieuse et câline. Elle se mit à rire :

— Et ce malheureux qui drogue, là, à côté ?

— L'animal ! C'est encore trop de bonheur pour lui !... Ecoutez !... Le voilà qui part.

Un bruit de porte fermée au dehors se faisait entendre. Un pas lent, traîné comme à regret, descendit l'escalier. Lydie et Bernheimer s'approchèrent de la fenêtre, et, abrités derrière le rideau, ils virent Maurice qui filait le long du trottoir, la canne sous le bras, la tête basse, avec un air navré. Lydie se tourna vers Samuel, et gaiment :

— Pauvre garçon ! Il ne saura jamais quelle privation il vous doit.

— Au diable ! Maintenant nous pouvons sortir.

Il conduisit la jolie comtesse à sa voiture, et, se ravisant, il ne monta pas avec elle. Il ferma la portière :

— Où allez-vous, maintenant ?

— Chez moi. Mais vous m'abandonnez ?

— C'est plus convenable.

La voiture roula. Alors, comme Roquière, la canne sous le bras, il gagna les Champs-Élysées. Tout en marchant, il ruminait, et les moindres détails de la scène qu'il venait de provoquer entre Lydie et lui se présentaient à sa mémoire. Très curieusement il s'interrogeait et constatait que son refroidissement pour Mme de Ploërné était sérieux. Il ne la voyait plus avec les mêmes yeux que la veille. Elle s'était métamorphosée, et au lieu de la femme coquette, insouciant, gaspilleuse qu'il aimait, il avait vu se dresser une femme haineuse, violente et redoutable qui lui avait inspiré de la répulsion. Sa tête travaillant, il se rappelait le silence presque hostile avec lequel Lydie accueillait autrefois toutes les questions relatives à Thérèse. Ses anciens doute, sur la sincérité de la vocation religieuse de sa filleule, le reprénaient, et il était de nouveau convaincu qu'il y avait entre ces deux femmes un mystère auquel certainement était mêlé Ploërné.

Quant à admettre que Raimond eût commis une action déloyale ou mauvaise, autant croire qu'il avait eu Thérèse pour complice. Ce brave garçon et cette honnête fille se plaçaient, d'eux-mêmes, au-dessus du soupçon. C'était donc l'autre alors qui était une coquine ? Car, pour en vouloir tant à Ploërné, il fallait qu'elle eût à se plaindre de lui ou qu'il eût à se plaindre d'elle. Et l'idée que Lydie

aurait quelque atrocité sur la conscience s'imposait de plus en plus à Samuel. Il était arrivé au coin de la rue Boissy-d'Anglas et de l'avenue Gabriel : il avait fait, lui qui ne marchait jamais, une longue trotte sans s'en apercevoir. Il resta un moment pensif, au bord du trottoir, au pied de la terrasse du Cercle ; puis prenant sa résolution, il murmura :

— Oui, il faut voir Thérèse...

Il monta dans un des coupés qui stationnaient le long du trottoir, et dit au cocher : " Rue Saint-Jacques. " Quand il descendit à la porte du couvent, il était cinq heures. Thérèse, appelée au parloir, se présenta à son parrain avec son air grave et doux. Elle venait du jardin, et ses joues, d'ordinaire un peu pâles, fouettées par l'air vif, avaient ce soir-là des tons roses. Elle était jolie sous son bonnet blanc, et portait sa robe de laine avec une grâce dont elle ne savait pas se déshabituer.

— Eh bien ! mon enfant, dit Bernheimer, je viens voir comment tu vas et si tu n'as besoin de rien. Tu n'as pas encore renoncé à toutes les joies de la terre. Et s'il te manque la moindre des choses...

— Je vous remercie, mon parrain ; je suis très bien.

— Alors, tu n'as pas envie de sortir d'ici ?

— Non, mon parrain.

— Après tout, tu as peut-être raison : le monde n'est pas beau à regarder. Il s'y passe des horreurs, et les gens dont le bonheur semblait le mieux assuré sont malheureux comme les pierres... Dans cette maison, du moins, tu as le calme et la sécurité... Tu ne dépends que de toi... Tu n'es pas torturée par quelqu'un dont tu n'aurais dû attendre que de la tendresse et du dévouement... Ah ! la vie est pleine de déceptions !...

Thérèse examinait Samuel avec une surprise inquiète. Jamais il ne s'était laissé aller, devant elle, à une telle explosion de misanthropie. Bien au contraire, chaque fois qu'elle le voyait, il s'efforçait de lui inspirer des regrets, afin de la détourner de poursuivre sa résolution. Et voilà que subitement il lui donnait raison et concédait qu'elle pouvait avoir pris une sage détermination. Quel motif avait-il de lui tenir un pareil langage ? A quoi voulait-il la préparer ? Car, d'un homme aussi avisé que Bernheimer, toute parole avait une valeur et une portée. Elle lui dit non sans mélancolie :

— Est-ce moi qui vais être aujourd'hui dans l'obligation de vous montrer les avantages de la vie libre et de vous recommander avec le monde ? D'où vient votre mécontentement ?

Il lui jeta un regard soucieux, puis brusquement :

— Allons ! J'ai eu tort de parler comme j'ai fait... A quoi bon t'apporter des ennuis ?... Occupons-nous de toi.

— Mais, parrain, j'aurais donc à prendre ma part des contrariétés que vous éprouvez ?

— Il est inutile de te tourmenter pour des choses auxquelles tu ne pourrais pas remédier ?...

— Je puis prier pour que Celui qui peut tout intervienne.

— Au fait, tu as raison. Eh bien ! chère petite, prie pour Raimond, qui n'est pas aussi heureux qu'il ne mériterait de l'être.

Si Bernheimer avait eu des doutes sur l'intérêt que Thérèse prenait à tout ce qui touchait Ploërné, en cet instant, il aurait été fixé. La jeune fille pâlit comme si elle allait mourir. Ses mains s'agitèrent, faisant sonner le lourd chapelet qui pendait à sa ceinture, et des larmes emplirent ses yeux. Pourtant elle ne poussa pas un soupir, et droite, raidie dans un effort de volonté, elle ne plia pas sous le coup. Ses lèvres seulement s'agitèrent : elle priait. Samuel la regarda avec attendrissement. Il eût donné beaucoup pour pouvoir la prendre paternellement dans ses bras, la consoler, et non pas la torturer comme il le faisait.

Mais il voulait lui arracher un peu de la vérité, sans froisser les secrètes pudeurs de son âme. Et, pour ménager la fierté de la jeune fille, il dut continuer de feindre.

— Oui, vois-tu, c'est un ménage qui va à la diable. Le mari et la femme ne s'entendent pas. Raimond est trop sérieux pour Lydie. Et quoiqu'il mette une grande complaisance à tâcher de lui plaire, elle ne se trouve pas satisfaite et n'est point pour lui telle qu'on devait l'espérer. Vraiment l'avenir s'annonce très menaçant... Comment cette jeune femme n'aime-t-elle pas ce brave garçon ? C'est incompréhensible ! il lui donne tout ce qu'elle désire. Il a été jusqu'à compromettre sa fortune, afin de soutenir le train de maison qu'elle lui impose, car lui n'a aucun goût de luxe, il est la simplicité même. Elle, sa seule préoccupation c'est le plaisir. Elle ne pense qu'à s'amuser. Et cela l'entraînera très loin... Rien ne la retiendra. Je ne lui crois aucun principe religieux, et elle n'a point d'attachement pour son mari... Alors ?

Thérèse avait entendu tout ce que Samuel lui disait, comme dans un rêve. Le passé s'était évoqué devant elle, et Lydie, fausse, égoïste, sensuelle et féroce, lui apparaissait, ricanant lorsqu'elle la suppliait d'épargner Raimond et de l'épargner elle-même. Tout ce qu'elle avait pu faire de mal, elle l'avait fait. La victoire de son ambition, la satisfaction de sa cupidité ne l'avaient pas adoucie, et dans le triomphe elle demeurait implacable. Thérèse murmura d'une voix altérée :

— Elle n'a jamais eu de cœur... Et d'ailleurs elle le hait !

— Elle le hait ! Oui, je le sais, releva vivement Bernheimer. Elle a eu l'audace de me le déclarer !... Mais pourquoi ? Pourquoi le hait-elle ?...

Il s'arrêta, effrayé lui-même d'en avoir tant dit. Les yeux fixés sur Thérèse, il l'interrogeait du geste, du regard, de tout son être bouillant de curiosité, car il sentait bien qu'il touchait au point décisif, et que si la jeune fille ne parlait pas dans l'entraînement de son émotion, elle ne parlerait jamais. Mais Thérèse était une âme fermée. Elle se tordit les mains avec désespoir, elle laissa échapper des sanglots trop longtemps contenus. Et frappant rudement le parquet de ses genoux, elle gémit : " Mon Dieu ! mon Dieu ! " Mais elle ne s'expliqua pas. Cependant Bernheimer ne put se résoudre à toucher de si près à la révélation sans faire un effort de plus pour l'obtenir, l'arracher. Il reprit :

— Tu sais tout, toi ? Pourquoi ne parles-tu pas ? Est-ce donc si terrible ?

— Oh ! Je ne puis ! je ne puis ! se lamenta la jeune fille, les mains jointes, priant et pleurant à la fois, les yeux tournés vers le grand Christ, qui, sur le mur du parloir, convulsait ses bras dans les ténèbres du Golgotha.

— N'as-tu donc pas d'affection pour Raimond ? Sais-tu qu'un mot de toi pourrait le sauver ?

— Oh ! Vous me torturez ! Prenez pitié de moi !...

— Dis-moi seulement pourquoi elle le hait ?

— Non ! Non ! c'est impossible !

— Elle te hait aussi, toi ? Je le sais depuis longtemps.

Est-ce pour la même raison ?

— Ne me demandez rien !

— Attendras-tu qu'elle l'ait fait tuer ?

A ces mots, une expression d'égarement passa sur le visage de Thérèse. De sa bouche jaillit ce cri désespéré :

— La malheureuse ! Elle veut venger l'autre !

— L'autre ? s'écria Bernheimer. Quel autre ?

— Oh ! Je me suis trahie ! Vous me tenaillez, là, depuis une demi-heure ! Vous me faites beaucoup de mal. Vous voyez bien que je veux me taire ! Et ! pourtant !... Non, non ! Il le faut... Ce secret n'est pas le mien... Et si Raimond l'apprenait, il en mourrait bien plus sûrement d'horreur et de dégoût... Vous me rendez folle avec vos questions... Laissez-moi en paix, mon bon parrain. Et si vous

avez un peu de tendresse pour moi, veillez sur lui... Car, d'après ce que vous m'avez appris, je le devine dans un affreux danger... Oh! elle serait impitoyable! Vous ne la connaissez pas! Vous l'avez pas vue à l'œuvre... C'est un monstre! Oui, un monstre!

Elle se tut, et des larmes coulèrent sur ses joues pâlies. Samuel l'avait relevée, et, assis l'un près de l'autre, ils demeurèrent silencieux, oppressés par une violente émotion. Enfin Thérèse s'essuya les yeux, et, regardant son parrain avec désespoir :

— Pour que vous m'ayiez interrogé comme vous venez de le faire, il faut que Raimond soit exposé à un bien grave péril. Je vous en ai assez dit pour que vous compreniez à quel point Lydie est dangereuse. Si vous voulez connaître la vérité tout entière, adressez-vous à M. de Ploërné. Lui seul a le droit de vous apprendre ce que vous ignorez. Mais si vous le questionnez, prenez garde, soyez prudent, et surtout pas une allusion à sa femme... Ne lui parlez que de moi... oui, de moi seule! Cela suffira, s'il veut s'expliquer, pour que vous soyez édifié... Mais en tout cas, mon bon parrain, veillez sur lui... Je le vois menacé dans son honneur et dans sa vie!

Bernheimer prit les mains de sa filleule, l'attira à lui, et, avec un suprême effort de persuasion :

— Thérèse, ce serait si simple de tout me raconter.

— Non! C'est impossible!... s'écria de nouveau la jeune fille. Ne l'attendez pas de moi... Si j'ai gardé le silence, lorsque ma vie tout entière était en jeu, je ne le romprai pas, maintenant que mon sacrifice est accompli.

— Ton entrée au couvent a donc été la conséquence de cet événement mystérieux?

— Rien! Rien, mon parrain, fit Thérèse d'un air égaré... Si vous m'aimez, ne me demandez plus rien... Vous me faites du mal... Adieu! adieu! Et veillez sur lui!

Elle se laissa embrasser par Samuel, lui serra la main avec une force convulsive, et quitta le parloir. S'en allant dans le coupé qui l'attendait, Bernheimer ferma les yeux et essaya de combler les lacunes volontaires des explications de Thérèse. Ce qui dominait tout, le fait capital, c'était la volonté bien accusée chez Lydie de frapper Ploërné. Et pourquoi? Pour venger "l'autre." Qu'est-ce que c'était l'autre, quand et où s'était-il manifesté? Vivait-il? Était-il mort? Mort sans doute, puisqu'il s'agissait de le venger. Et mort, Samuel n'osait pas dire : de la main, mais du fait de Ploërné. Alors dans quelles circonstances? A quelle époque, en quel endroit, et pour quel motif?

Samuel n'était pas loin de la vérité matérielle. Mais les causes lui échappaient et devaient lui échapper. Le duel de Toulon, suivi d'une enquête discrètement conduite, n'avait pas été ébruité. La presse, unique agent des scandales, n'avait pas été mise au courant par le parquet. La préfecture maritime, à la suite d'une perquisition faite par la justice dans les papiers de Girani, avait été avertie que les officiers de la flotte accueillaient certains étrangers avec trop de loyale confiance. Listel, Houcard et leurs camarades, sérieusement admonestés par le grand chef, avaient bien juré de ne plus se lier à l'aventure.

Bernheimer ignorait donc ce qui l'aurait mis, en un instant, au fait de ce qu'il avait tant d'intérêt à découvrir. Mais il tenait le bout du fil conducteur, et pour un esprit aussi délié que le sien, c'était la quasi certitude d'arriver au but. Il avait la conviction que la situation était brûlante, qu'une solution se préparait très prochaine. Et il était décidé à intervenir. Entre Raimond et Thérèse, d'une part, car il sentait que leur cause était commune, et Lydie, de l'autre, il n'hésitait plus. La bonne cause s'incarrait en Thérèse et Raimond, et la mauvaise, en cette petite diablesse créole qui l'avait ensorcelé par ses gentilleses et ses grâces, jusqu'à lui faire perdre toutes les facultés d'observation qui l'avaient si bien servi dans la vie. En lui-même il se disait : Si elle avait en un peu plus d'hypocrisie,

si elle m'avait joué la comédie du remords au lieu de se démasquer audacieusement, j'étais pincé! Elle me roulait une fois de plus! Je me laissais aller à lui donner des conseils, à lui adresser des remontrances, je lui tapotais les mains, je l'embrassais paternellement, pour calmer son chagrin et atténuer sa honte. Et elle me menait jusqu'à la catastrophe finale, sans que j'y eusse vu autre chose que ce qu'elle m'aurait montré : ses beaux yeux, ses jolies dents et sa mâline de tournure, si tentante. Car, il n'y a pas à dire, c'est une bien jolie femme! Si pourtant on était canaille, comme on pourrait tout obtenir d'elle, à la faveur de son imprudence! Oui, pour payer, non pas mon aide, mais ma neutralité, à l'heure qu'il est, la jolie comtesse se damnerait!

Un frisson passa par tout le corps de Samuel, et son vice, si impérieux, lui mit devant les yeux quelques affriolants tableaux, lui souffla aux oreilles quelques mauvais conseils. Après tout, tu t'en moques de la vertu! Le bon droit, qu'est-ce que ça peut te faire? Est-ce que tu connais une autre loi que le succès? Ce sont ceux qui réussissent qui ont raison. Vas-tu te mettre sur le pied de redresser les torts de l'humanité? Tous gredins, les hommes; toutes coquines, les femmes! Il n'y a de vrai que ton caprice, d'absolu que le plaisir. Ah! ah! Bernheimer, ta l'apprêts à travailler pour la morale en actions! Tu en auras des regrets, mon bonhomme, et Lydie se moquera de toi. Pense donc au bonheur que tu éprouverais à la voir se faire chatte pour te plaire, et à la posséder, cette merveille! Quelle joie intime et quelle satisfaction d'amour-propre! Que t'importe le mari qui n'as pas su s'emparer de cette délicate créature! Vas-tu prendre le parti des maris, maintenant, après avoir toujours été du côté des femmes? Ce serait plaisant, et tu donnerais à rire. Ce Raimond, à tout prendre, est un nigaud. Quant à Thérèse...

Le souvenir de sa filleule suffit à dissiper le mirage qui charmaît Samuel. Il pensa : Elle est plus dangereuse encore que je la suppose, cette Lydie, puisque en un instant le prestige sa beauté, l'attrait de sa perversité amoureuse me jettent dans un trouble tel que j'en oublie mes résolutions et que j'en change mes projets. Allons! Il faut se tenir en garde et jouer serré. Ma pauvre petite religieuse me l'a dit : c'est un monstre! Donc, allons au pressé, et pour savoir au juste dans quel sens je dois agir, tâchons de faire causer Ploërné.

IX

Depuis que Bernheimer s'était retiré du Comptoir, les actions avaient monté plus que jamais. C'était à croire que lui seul arrêtaît la valeur dans son élan et modérait sa hausse foudroyante. Remplacé par Herzog, le financier luxembourgeois, le lanceur d'affaires internationales, le banquier se considérait comme libre, et assistait avec curiosité aux phases de la lutte engagée entre la haute banque et les grosses fortunes aristocratiques. Il n'y prenait pas part, retenu par un scrupule de conscience. Cependant il voyait le krach se préparer, et avec son flair qui ne l'avait jamais trompé, il sentait venir la baisse. Le gouvernement commençait à s'émouvoir sérieusement de l'écrasement de la Rente et des Chemins de fer, au profit du Comptoir, et découvrant des ennemis dans les détenteurs de la valeur triomphante, il était entraîné à intervenir dans la lutte, à ruiner d'un coup l'opposition en faisant crouler la nouvelle institution financière. La situation devenait donc très menaçante.

Mais ce qui pour Bernheimer était sujet d'inquiétude pour les actionnaires du Comptoir était motif de confiance. Plus la hausse s'accroissait, plus leur enthousiaste crédulité augmentait. C'était, dans les cercles et dans les salons, un engouement incroyable. On ne parlait que du Comptoir, et des fortunes se faisaient, se défaisaient, en une semaine,

suivant que les spéculateurs s'étaient mis à la hausse ou à la baisse. Une sorte de folie s'emparait des plus sages. Et ces actions, qui à l'heure présente avaient quintuplé de valeur, semblaient promettre des bénéfices sans bornes. Ceux qui avaient engagé leurs capitaux dans l'affaire, grisés par la splendeur des résultats, jouaient à découvert pour augmenter leur gain, et accueillaient avec des sarcasmes les observations timides que leurs meilleurs amis se risquaient à faire entendre. L'emballement était général, et sous la poussée immense du public la haute banque, si puissante cependant, avait fléchi. On citait les pertes du syndicat formé pour lutter contre le Comptoir. Trois fois déjà il avait dû reconstituer son capital de combat. Et les pertes se chiffraient par centaines de millions. La panique commençait à gagner la Bourse. Les plus raisonnables, les plus expérimentés, terrifiés par cette ascension sans cesse grandissante, semblable à la marche irrésistible d'une inondation, perdaient la tête, et changeant leurs positions, se mettaient à la baisse, afin de s'assurer une contre-partie en cas de malheur.

Seul Bernheimer, tous les jours sous les colonnes, passait imperturbable. A tous ses amis qui le consultaient, il donnait le même conseil : " Abstenez-vous, réalisez votre gain, si vous en avez un, et ne bougez plus." Il venait de liquider le compte de Lydie, et de toucher, pour la jeune femme, douze cent mille francs. Il réunissait en un paquet les billets de banque, acheta chez Susse un joli coffret, y enferma l'énorme liasse, et se fit conduire rue Rembrandt. Il n'avait pas vu la comtesse à la suite du rendez-vous manqué, et depuis une semaine il n'avait pas rencontré Ploërné. Il souhaitait donc les trouver tous les deux, le mari surtout. Lydie le reçut dans son petit salon, à demi étendue, montrant, par l'ouverture de ses manches, un bras rond, frais, nacré, tentant comme un beau fruit. Elle lui tendit sa main, qu'il baisait d'ordinaire avec une voluptueuse lenteur. Mais il avait pris de fermes résolutions, et se contenta de serrer les doigts fins qui s'offraient à ses lèvres. Elle le regarda malicieusement, et d'une voix enfantine :

— C'est fini, l'amitié? Il n'y a plus rien, pour moi, dans ce cœur?

Ah! quelle puissance elle avait encore sur lui! Il frémit à la caresse de sa parole, il se troubla à la douceur de ses yeux. Et il dut s'exhorter à la résistance pour ne pas se laisser aller au charme redoutable. Il répondit cependant avec une feinte bonhomie :

— D'où viennent ces soupçons? Qu'ai-je fait pour les mériter?

— Vous êtes bien froid, Sam, aujourd'hui, pour votre petite amie. Oh! n'essayez pas de nier. On ne peut ni tromper. Je sais quand on m'aime et quand on ne m'aime pas.

Il prit un air bourru.

— A quoi cela me servirait-il de vous aimer?

— Eh! Qui sait? fit-elle gaiement. Vous n'êtes pas patient, Sam.

— A mon âge, on n'a plus le temps de l'être.

— A votre âge? Vous êtes d'une hypocrisie incroyable! Moi, je me trouve bien jeune!

Elle prononça ces derniers mots avec une pointe d'ironie qui atteignit Bernheimer à son endroit le plus sensible. Son visage se contracta et avec amertume il répondit :

— Très jeune, en effet!

Il pensa : Elle se moque de moi, par dessus le marché. Allons! Je n'aurais point fait mes frais, ici. Donnons-nous, au moins, les gants d'être vertueux. Il prit son coffret, et le posant sur les genoux de la jeune femme, il dit :

— Je n'aurai plus aucun mérite à vos yeux, maintenant que je ne vais même plus vous être utile. Voici le produit

de la spéculation que vous avez engagée par mes soins. Vous m'avez confié deux cent mille francs, je vous en rapporte six fois autant. C'est un million de bénéfice. Désormais vous ne dépendez plus de personne, et si vos fantaisies vous mettent dans une situation délicate, vous aurez toujours de quoi vivre.

Il attendait un remerciement. Elle lui dit d'une voix sèche :

— Je vous suis bien obligée, cher ami; mais peut-être avez-vous réalisé un peu vite. Depuis que vous avez vendu, la valeur n'a fait que monter : c'est une grosse somme que je perds!

Elle le regardait, sérieuse. Il lut dans ses yeux qu'elle se demandait s'il était aussi fort qu'on l'assurait et qu'elle l'avait cru. Il pensa : De plus, elle me prend pour un imbécile. C'est complet!

Il répondit :

— Ne vous y fiez pas. Rien ne vaut un beau gain, bien net, enfermé dans une boîte fermant à clef. Vous l'avez, ne le risquez plus.

Il s'était levé, comme pour prendre congé. Elle craignit de le voir s'éloigner fâché, et se mettant sur ses pieds, elle alla à lui d'un air câlin :

— N : parlons plus d'affaires, voulez-vous?... Ce sont ces vilaines questions de chiffres qui salissent tout. Soyez un peu aimable. Vous êtes venu ici avec votre figure de Bourse, et je ne l'aime pas... Allons, faites un effort pour me plaire.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, mais je désespère d'y réussir.

— Vous êtes dans un jour de découragement?

— Non, je suis dans un jour de sagesse.

— Et qu'est-ce qui vous produit cet effet-là?

— La folie des autres.

Elle fronça le sourcil. Elle n'était pas habituée à ce qu'on lui tint tête. La résistance de Bernheimer à son caprice la froissa. Elle devint sèche et froide, comme lorsqu'elle lui reprochait, au moment où il lui apportait une fortune, de lui avoir fait perdre de l'argent. Elle l'avait blessé, il lui avait déplu. Ils se quittèrent avec une contrainte presque hostile. A peine le banquier eut-il refermé la porte du salon, que Lydie, cessant de se contenir, laissa échapper un tire dédaigneux :

— Vieil imbécile! murmura-t-elle. Si je voulais je n'aurai qu'un signe à faire pour le ramener à mes genoux. Mais j'en ai tiré ce que je voulais, pour l'instant... Une fortune... oui, vraiment. Et je puis, maintenant, ne rien craindre de l'avenir.

Elle prit le coffret, compta les liasses de billets, et enferma le tout dans le petit bureau de sa chambre.

En sortant de chez la comtesse, Bernheimer avait demandé si Raimond était chez lui. Sur la réponse affirmative du valet de pied, il était entré dans le cabinet de M. de Ploërné. Assis devant une table, le mari de Lydie écrivait. Il se leva vivement et vint, la main ouverte, au-devant du visiteur :

— Comment, c'est vous, mon cher Bernheimer!... Qui me vaut le plaisir de vous voir? Ordinairement vous réservez toutes vos faveurs pour ma femme... Prenez garde, vous allez me faire une mauvaise affaire avec elle...

— J'ai vu la comtesse, interrompit Samuel : je sors de chez elle. Mais j'ai besoin de causer avec vous...

— Hé! mon Dieu!

— Vous êtes engagé, dans le Comptoir, n'est-ce pas? Et très fortement.

— Sans doute...

— Mme de Ploërné vous a-t-elle, il y a deux jours, donné le conseil de vendre?

— Au contraire, elle m'a poussé à acheter.

Bernheimer, si maître de lui qu'il fût, ne put se défendre

d'un tressaillement. Le plan de Lydie commençait à lui apparaître clairement. Il reprit :

— Vous êtes bien sûr que c'est à acheter qu'elle vous a poussé?...

— Comment, si j'en suis sûr !... J'ai écrit, devant elle, à mon agent de change...

— Qui est votre agent ?...

— Trésorier.

— Et l'avez-vous vu, depuis, T.ésorier ?

— Non. A quoi bon ?

Comment ! A quoi bon ! Mais vous n'avez pas l'air de vous douter de ce que vous faites et de ce qui se passe.

— Je vis au milieu des administrateurs du Comptoir, dont plusieurs sont mes amis. Je sais quelle lutte est engagée entre les banques et notre Société... Je sais aussi que nous sommes vainqueurs sur toute la ligne...

— Voyons, Ploërné, avez-vous confiance en moi ? Voulez-vous me dire franchement où vous en êtes ?... Vous savez que je n'abuserai pas de ce renseignement... Je connais le Comptoir mieux que personne, et je pourrais vous donner un bon conseil.

— Cher ami, j'ai toute confiance en vous, mais je vous crois de parti pris contre l'affaire... Vous l'avez abandonnée... Vous n'y croyez plus... Et cependant, depuis que vous l'avez quittée...

— Eh ! sacrébleu ! s'écria Bernheimer, c'est pour ne pas couvrir de mon nom une hausse que je considère comme insensée ; c'est pour dégager ma responsabilité que je me suis retiré... Je ne passe pas pour timide, à la Bourse... Il faut qu'on soit aveuglé pour ne pas avoir compris ma retraite.

— On ne peut pourtant pas aller contre l'évidence... Les faits sont là... Les actions n'ont point cessé de monter... Elles montent toujours...

— Ça ne peut pas durer.

— Pourquoi donc ?

— Pourquoi ?... Mais parce qu'à force de tirer sur la corde, elle casse !...

— Elle ne cassera pas.

Cette résistance opposée par Ploërné parut inexplicable à Samuel. Il y avait comme un effort de défense personnelle dans la vivacité de ses ripostes. Le banquier voulut pousser plus avant, afin de savoir complètement à quoi s'en tenir.

— Voyons, cher ami, votre ardeur est bien surprenante. Il y a quelques mois, quand il s'est agi de vous décider à prendre des actions, vos répugnances étaient aussi fortes que votre engouement est grand.

— Je ne savais pas avec qui je m'engageais.

— Et vous le savez, maintenant ?

— Oui, ce sont tous mes amis.

— Eh ! c'est bien là ce qui est effrayant... Une affaire dirigée par Herzog, la plus grande canaille de l'Europe, et ce n'est pas peu dire ! Un conseil d'administration recruté parmi les gens du monde...

— Ne dites pas de mal du conseil : j'en fais partie depuis hier !

A ces mots, Bernheimer resta aussi abasourdi que si le plafond lui fût tombé sur la tête. Mais il n'était pas l'homme des longues défaillances. Un flot de sang lui monta au visage, il s'écria :

— Raimond, qui est-ce qui vous a conseillé ça ?

— Ma femme !

— Et c'est fait ?... C'est irrévocable ?

— J'ai donné ma signature.

Bernheimer frappa sur la table un si grand coup, et lâcha un tel juron, que le marin en fit un haut-le-corps.

— Mais vous êtes donc fou, enragé ? Et elle... elle...
Il allait dire : " moi qui l'ai prévenue," il s'arrêta à temps, et poursuivit :

— Grâce au ciel, il est encore temps !... Ah ! vous avez

fait un joli coup !... Et en sourdine... Avez-vous siégé au conseil ?

— Hier soir.

— Ça passera inaperçu... Asseyez-vous à cette table, et envoyez votre démission.

— Mais c'est impossible !

— Impossible ? Ce qui est impossible, c'est que vous restiez là dedans... Ah ! çà, vous ne comprenez donc pas ce que je vous dis ? Avez-vous envie d'aller en cour d'assises ?...

— En cour d'assises !...

— Parfaitement !... Voilà ce que vous risquez... Voulez-vous que je vous explique comment s'établit une hausse comme celle que vous voyez ? En bien ! c'est très simple. Avec les fonds du Comptoir, la Direction rachète les actions à la Bourse... C'est parce que je n'ai pas voulu me prêter à cette combinaison que j'ai quitté l'affaire... La caisse est pleine de titres levés pour le compte de la Société... Mais une opération de ce genre-là a un terme... Et le jour où ce terme sera atteint, vous assisterez à une dégringolade vertigineuse.

— Le conseil ignore tout !...

— Le conseil est composé de gaillards aussi peu versés que vous dans les questions de finance, mais porteurs de noms retentissants, conduits par trois ou quatre casse-cous qui sont dans les mains de la Direction.

— Mais la Direction...

— N'en parlons pas... C'est ce que nous pouvons faire de mieux !...

— Qui me prouve que vous êtes bien renseigné ?

— Je sors de la caverne, entêté que vous êtes !

Ploërné resta un instant pensif. Puis, venant à Samuel qui s'était approché de la fenêtre et tambourinait nerveusement sur un carreau :

— M'autorisez-vous à répéter vos paroles à mes amis du conseil ?

— Jamais de la vie ! cria Samuel. Voulez-vous que demain on m'accuse d'avoir provoqué la panique ? Je vous préviens ; agissez. Chacun pour soi.

— Il m'est impossible d'abandonner mes amis dans ces conditions là, dit Raimond avec fermeté.

— Mais vous perdez tout à fait la raison ! cria Bernheimer. Il s'agit d'une affaire de Bourse, et non d'une conspiration !... Allez-vous faire du drame ?... Vous considérez-vous comme un traître, parce que vous aurez tiré votre épingle du jeu ?

— En laissant mes amis se perdre.

— Eh ! tant pis pour eux ! Vous comprendront-ils mieux que moi, d'abord ? J'ai tout fait pour leur ouvrir les yeux. Ils m'ont bafoué, outragé... Qu'ils boivent un bouillon ? Je n'y vois aucun inconvénient. Ce qui s'en ira de leur poche entrera dans la poche des autres... Rien ne sera perdu ! Il n'y aura que des serins de plumés. Mais, moi, je veux vous sortir de ce mauvais pas... Ne faites pas de rigorisme, soyez pratique... Allons ! Vivement, quatre lignes, et vous êtes hors du péril.

— Tous, ou personne.

— Allez au diable ! cria Samuel exaspéré. Vous me récompensez bien mal de ma bonne volonté.

— J'attendrai.

— Soit ! attendez. Voyez, examinez.

Bernheimer, si bien informé qu'il fût, ne croyait pas la catastrophe imminente. Cette concession faite à l'entêtement de Ploërné devait avoir les plus graves conséquences.

— En tous cas, je puis raconter ce que vous m'avez dit, à ma femme ?

— Rien ! Pas un mot.

— Lydie n'est donc plus votre confidente ? demanda Raimond en souriant.

— Ne mêlons pas les femmes à des affaires aussi graves.

J'ai votre parole de rester muet sur tout ce que je vous ai confié ?

— Oui.

— Bon ! Mais, croyez-moi, ne perdez pas de temps... Et surtout vendez... vendez !...

— En tous cas, je vous remercie de votre sollicitude pour moi.

— Ah ! C'est que quelqu'un que j'aime bien s'intéresse beaucoup à vous.

— Qui donc cela ? demanda Raimond avec étonnement.

— Thérèse.

Ploërné changea de visage. Il devint sombre et soucieux.

— Ah ! Thérèse... oui... Vous l'avez vue récemment ?

— Je l'ai quittée pour venir ici...

— Pauvre Thérèse...

— Pourquoi la plaignez-vous ?... Elle est très heureuse.

— Très heureuse, répéta le comte... Tant mieux ! Et elle vous a parlé de moi... favorablement ?...

— Pourrait-il en être autrement ?

Ploërné baissa la tête et garda le silence.

— Vous voilà comme elle, quand je lui parle de vous, dit Bernheimer. Elle baisse la tête et dit : Pauvre Raimond !

A ces mots le mari de Lydie perdit contenance. Il rougit, ses yeux se troublèrent, et il resta contraint et comme honteux. En lui-même il pensait : Pourquoi me plaint-elle ? Me juge-t-elle malheureux ? Sur quels indices ? Elle est éloignée de moi depuis mon mariage. Alors sa compassion se rapporterait donc à des faits antérieurs ? Lesquels ? Il frémit et ses poings se crispèrent. Tout ce qui semblait une allusion aux événements si douloureux qui avaient suivi son retour en France était pour lui une torture. Il avait fait volontairement le silence sur cette époque toujours obscure de sa vie. Mais il n'avait pas oublié. Un doute restait au fond de sa pensée, feu qui couvait sous la cendre et qu'un souffle pouvait rallumer. L'insidieuse réflexion de Samuel venait de raviver ce doute. Et le comte, oubliant la présence du banquier, oubliant ses préoccupations financières, s'était plongé dans de dangereuses réflexions. Pourquoi Thérèse disait-elle : Pauvre Raimond ? C'était lui le bourreau, c'était-elle la victime, et cependant la pitié émanait d'elle. Pouvait-elle avoir pour lui d'autres sentiments que l'horreur et la rancune ? Et cependant elle sollicitait Bernheimer de s'intéresser à lui.

Le souvenir de son entretien avec la novice, pendant la vente, se présenta à son esprit, et l'attitude si douce, si affectueuse, de la jeune fille ajouta à son incertitude. Non, elle ne le haïssait pas ; non, il ne lui inspirait pas d'horreur. Et cependant, il lui avait fait du mal. A moins... Et devant cet "à moins" sombre, profond comme un gouffre, il demeurait irrésolu, sans oser y jeter un regard, tant il redoutait ce qu'il y pouvait découvrir. Dans la demi-obscurité qui l'entourait, il lui semblait entendre rire Lydie. Et ce rire était faux, atroce, insultant, il croyait apercevoir son visage, et il grimaçait féroce et railleur. Par une transposition effrayante, celle qu'il avait crue être la noble, la pure, l'innocente devenait soudaine la vile, la méchante, l'impudique. Et c'était la femme qui portait son nom, à qui il avait tout sacrifié, même Thérèse réfugiée au couvent et qui priait encore pour lui. Il poussa un profond soupir, appuya son poing fermé sur son front, et murmura :

— Comment savoir ?

La voix de Bernheimer répondant : "savoir quoi ?" le rappela à lui. Il eut un geste de surprise en voyant le banquier près de lui, mais il était pressé par une âpre curiosité :

— Thérèse vous a-t-elle jamais confié pourquoi elle était entrée au couvent ? questionna-t-il.

— Quand je le lui ai demandé, elle a toujours prétendu que sa vocation l'avait entraînée... Moi, je n'en ai rien

crû... Dans ces derniers temps, comme je tâchais de nouveau d'obtenir une explication, elle s'est écriée : Si vous voulez savoir quels ont été mes motifs... demandez-les à M. de Ploërné.

— Elle a répondu cela ? Et de quel ton l'a-t-elle dit ? Avec colère ? En me maudissant ?...

— Non, certes ! elle venait de me parler de vous avec beaucoup d'affection.

— C'est impossible ! interrompit Raimond d'une voix étouffée. C'est impossible, ou alors tout est remis en question !...

— Tout ?... Mais quoi donc, encore une fois ?

— Elle me hait, vous dis-je, elle ne peut que me haïr, Oh ! il faut qu'elle me haïsse !... s'écria Ploërné. N'est-ce pas moi qui ai frappé celui qu'elle aimait ! Oui, frappé mortellement... Mais je ne savais pas encore qu'il était aimé d'elle... S'il avait parlé, le misérable, tout était sauvé ! Il s'y est refusé, et je l'ai tué !...

— Tué !... Et elle l'aimait, vous en êtes sûr ?...

— Elle me l'a avoué à moi-même... Le soir terrible où je l'ai surprise au rendez-vous que ce malheureux lui avait donné.

— Un rendez-vous, Thérèse ? interrompit Bernheimer. Allons ! vous êtes fou !

— Si l'homme n'était pas venu pour elle, pour qui donc serait-il venu ? cria Ploërné, hors de lui. Voilà que vous me forcez à poser encore cet horrible problème qui m'a tant de fois torturé le cerveau ! Si ce n'était Thérèse, qui donc alors ?

Samuel, devant Raimond tremblant et égaré, garda le silence.

— Répondez ! cria le jeune homme. Qu'est-ce que vous croyez ?... Ou plutôt, qu'est-ce que Thérèse vous a raconté ?...

— Rien, sur l'honneur !

— Alors, que voulait-elle en vous engageant à me demander les motifs de la claustration ?

— Cher ami, n'exigez pas que je vous explique ce que je ne sais pas... Il est probable que ma filleule faisait allusion au projet qu'elle avait formé d'entrer en religion après la mort de sa mère, projet que vous avez combattu.

— Ce n'est pas cela !...

— Alors je ne puis vous donner le moindre éclaircissement... J'en attendais de vous... Vous m'en avez fourni de terribles...

— Qui ne vous ont pas convaincu ?

— Ils m'ont surpris.

— Vous les avez trouvés invraisemblables ?...

— Si Thérèse, comme vous me l'avez déclaré tout à l'heure, a elle-même avoué...

Ploërné resta un instant pensif, puis avec un douloureux effort :

— N'a-t-elle pas eu intérêt à le faire ?...

— Elle se serait ainsi perdue, de gaieté de cœur ?... Ne le pensez pas !...

— Je l'ai cependant pensé souvent. Et c'était pour moi un supplice inexprimable... Vous m'avez, depuis un an, vu souvent triste, préoccupé, morose... Vous pouvez, maintenant, comprendre pourquoi. Il y avait deux femmes dans la maison où ce misérable venait... Deux femmes, Thérèse et Lydie... Devinez-vous, Bernheimer, ce que je me suis demandé tant de fois, même après l'aveu de Thérèse ?

— Je vous disais, à l'instant, que vous étiez fou, dit Samuel, mais vous l'êtes, à présent, bien davantage !... Allons, Raimond, ne vous torturez pas ainsi à plaisir... Hélas ! Thérèse n'a pas menti, tout me le prouve... Elle a eu une heure de faiblesse... Elle l'expiera par toute une vie de dévouement et de charité... Ne cherchez pas autre chose que ce qu'elle a elle-même ordonné de croire... N'empoisonnez pas votre vie... Vous avez tout pour être heureux... Adieu... Soyez raisonnable.

A ces mots, les yeux de Ploërné s'emplirent de larmes. Il pâlit, prit la main de Samuel, la serra avec force, balbutia :

— Merci, Bernheimer... Adieu...

Et, avec un geste de désespoir, il rentra dans sa chambre. Samuel, très troublé, sortit du cabinet et gagna l'escalier. En descendant, il pensait : A l'heure présente, tout est clair comme de l'eau de roche. C'est Lydie qui est la coquine. Ayant à choisir une coupable entre Lydie et Thérèse, fallait-il que ce pauvre garçon fût ensorcelé pour avoir une hésitation ! Mais est-ce que cela ne crevait pas les yeux que c'était cette ravissante diablesse qui avait fait les cent coups ! Et comme tout s'enchaîne !... L'enragée n'a pu pardonner à Ploërné la mort de son galant, et elle rêve de le faire tuer par Roquière. Thérèse ne s'y est pas trompée, elle. Et son exclamation : Elle veut venger "l'autre," est le résumé de l'histoire. Mais pourquoi s'est-elle sacrifiée pour Lydie ? Pourquoi a-t-elle avoué une faute qu'elle n'avait pas commise ?

Il se frappa violemment le front avec sa main : Imbécile que je suis ! Thérèse aime Raimond ! Bouleversée par ses angoisses et par ses soupçons, le voyant décidé à toutes les violences, elle a innocenté Lydie pour tâcher de sauver ce malheureux du désespoir... Oui, ses yeux bleus ne trompent pas, et elle a eu l'héroïsme de sacrifier son amour, son honneur, tout, pour la plus grande satisfaction d'une scélérate qui rit d'elle et ne songe qu'à faire massacrer son mari. Oh ! mais cela ne se passera pas ainsi !

Bernheimer était sorti de la maison. Il monta en voiture et se fit conduire chez lui. Tout en roulant, emporté au trot de son cheval, il réfléchissait : Je tiens les fils de l'intrigue. Lydie, qui est décidément un monstre de méchanceté, a combiné sa vengeance de façon à perdre irrémédiablement celui qu'elle hait. Elle l'engage dans une combinaison financière où il doit laisser sa fortune et sa vie, car s'il est compromis, menacé, je le connais, il se fera sauter la cervelle. Et, dans le cas où il ne prendrait pas cette résolution extrême, elle garde en réserve un gaillard solide qui la débarrassera de lui. Et j'ai été l'agent principal de cette opération. Elle m'a fait aller comme un pantin dont on tire les ficelles... S'est-elle assez moquée de moi ?... Avec Roquière, peut-être !... Oh ! si je le savais ! Eh bien ! qu'est-ce que je ferais de plus que ce que je suis disposé à faire ? Car je ne puis, sans intervenir, permettre que ce drame se déroule sous mes yeux. C'est un devoir de conscience. Mais comment le remplir ? Prévenir Ploërné ? C'est impossible. Contraindre Lydie à s'arrêter lorsqu'elle touche presque au but ? C'est impossible. Avertir Roquière du rôle qu'on lui prépare ? C'est impossible. Quoi, alors, quoi ? Ah ! La trame est serrée et les meuds sont bien faits ! Il faut pourtant que je trouve un moyen.

Il était arrivé chez lui. Il entra, jeta un coup d'œil distrait sur son courrier, et s'assit dans le ravissant salon oriental où Lydie avait rayonné, comme un astre, le soir de la fête. Il la croyait alors honnête et naïve : et comme il l'aimait ! Cependant la coquette déjà s'occupait de Roquière. Avec quelle grâce elle dansait ! Tout le monde s'arrêtait pour l'admirer, et au milieu de la foule elle passait comme une reine. Maintenant, ce n'était pas sans un grand déchirement que Samuel faisait la comparaison entre le passé et le présent. Mais il n'était pas là pour s'attarder à des souvenirs, il s'agissait de trouver une combinaison pour défendre Raimond contre le double danger qu'il courait. Celui qui menaçait sa fortune, il n'y avait pas à s'en occuper pour le moment, quoiqu'il fut singulièrement grave. Mais celui qui menaçait son honneur était pressant, terrible, car il pouvait fondre sur lui sans qu'il y fût préparé, et l'écraser.

Bernheimer avait beau tourner et retourner le problème dans sa tête, il ne se présentait aucune solution satisfaisante

Tout était péril, agir ou s'abstenir, parler ou se taire. De quelque côté qu'on essayât de s'échapper, il y avait un désastre à craindre. Dire la vérité à Ploërné, c'était le tuer ; la lui cacher, c'était laisser à Lydie la liberté de lui tendre quelque horrible piège. Jamais, même au temps de ses luttes financières les plus violentes, Samuel n'avait été plus tourmenté. Il s'exaspérait surtout de ne pas découvrir d'issue à cette affreuse situation. Je ne peux pourtant pas abandonner ce pauvre garçon à la merci de ce petit monstre, se disait-il. Et si je prononce une parole imprudente, je le jette dans le plus atroce désespoir, sans lui apporter, en compensation, le moindre secours. Et plus il se creusait le cerveau, moins il trouvait le dénouement satisfaisant qu'il cherchait. Bien au contraire, les difficultés se pressaient plus nombreuses, les conséquences plus fatales, si bien que, désespéré, mais non découragé, Bernheimer pensa : Il faut laisser la nuit passer là-dessus. Il était tard : il dina du bout des dents et s'en alla finir la soirée au cercle.

Pendant que Samuel se torturait l'imagination pour inventer un procédé qui lui permit d'ouvrir les yeux à Raimond, le hasard se mettait de la partie et préparait la besogne. Ploërné, plus troublé qu'il ne l'avait été depuis un an, car ses vagues inquiétudes prenaient une consistance soudaine, repassait dans sa mémoire les événements qui s'étaient écoulés pendant ces douze mois, et, avec un serrement de cœur, il leur attribuait une portée et une signification très nouvelles. L'aveuglement amoureux qui lui avait fait approuver toutes les imprudences, toutes les folies de sa jeune femme, se dissipait, et il commençait à juger Lydie avec une sévérité qui le terrifiait. Ces légèretés lui paraissaient, chose inexplicable, très habilement calculées. Tout s'enchaînait très logiquement dans sa façon d'agir et convergeait vers un même but : son malheur. Il avait la sensation très nette que Lydie suivait un plan de conduite dirigé contre lui. Les froideurs, dont il avait tant souffert et qui irritaient si cruellement sa passion, les exigences de luxe, manifestées par la jeune femme et disproportionnées avec leur revenu, le gaspillage effréné et presque fou, auquel elle se livrait, les encouragements à spéculer qu'elle lui avait donnés, et le redoublement de ses fantaisies ruineuses, comme si elle se fût appliquée à tarir les sources de la fortune, l'éloignement de plus en plus grand qu'elle lui marquait, tout ! tout, enfin, était non pas d'une inconséquence, d'une indifférence, mais d'une ennemie habile et perspicace, qui avait tendu un vaste réseau dans lequel il était enfermé, et dont il ne devait plus sortir.

Il se sentait devenir fou. Il s'efforçait de ne point songer au passé : le présent lui suffisait. Cependant, malgré lui, et quoiqu'il fût pour la chasser, une image l'obsédait : celle d'un homme étendu par terre, sous un hangar dans un jardin et se tordant à l'agonie. Il s'approchait de ce moribond ; et tout bas lui demandait : Laquelle des deux ?... Et l'homme gardait le silence jusqu'à ce que la mort le prit. Oh ! ce silence effroyable et meurtrier ! C'était lui qui innocentait Lydie et qui condamnait Thérèse. Ou plutôt, n'était-ce pas sa folle passion qui avait voulu que l'aimée fût la chaste et la pure ? Il se révoltait contre cette idée, et malgré sa résistance, il revoyait toujours le mourant qui refusait de dire son secret. Sur ses lèvres décolorées passait un atroce sourire qui semblait signifier : Va, tu m'as tué, mais je me suis vengé d'avance !

Enfin, Raimond parvint à se défendre contre ce souvenir, et resta anéanti, étendu sur le divan de son fumoir, la tête vide et les membres lourds. Il ne se sentit pas le courage d'affronter les regards de sa femme, et dina hors de chez lui.

GEORGES OINET,

(A suivre.)

ORIGINAUX ET DÉTRAQUÉS*

TYPES QUEBECQUOIS

ONEILLE — GRELOT — DRAPEAU — CHOUINARD —
 COTTON — DUPIL — GROSPERRIN — CARDINAL
 — MARCEL AUBIN — DOMINIQUE —
 BURNS — GEORGE LÉVESQUE.

VII

GROSPERRIN

II

Gros Perrin avait des chansonnettes sur tous les sujets, — sur les cochers et les dentistes, sur le prince de Galles et sur *GreLOT*, sur la citadelle et sur les patineuses, sur les volontaires et la rue Champlain, sur le beau temps et les amoureux.

Il avait un récit de la plus haute fantaisie sur une explosion de poudrière qui avait eu lieu, dans le temps, à Québec.

Mais au nombre de ses plus brillants succès, il faut compter sa complainte sur l'exécution de John Meehan.

John Meehan était un Irlandais querelleur, qui, un beau soir, gorgé de whisky, avait expédié *ad patres* un de ses camarades, à coups de talons de bottes dans la poitrine.

Il avait été condamné à mort, et l'échafaud était dressé au-dessus de la porte principale de l'ancienne prison, aujourd'hui le collège Morrin.

Une foule immense encombra la place, fermant les issues, se penchant aux fenêtres, suspendue aux arbres comme des grappes humaines, et couronnant les toits, les murs et les terrasses d'une masse compacte et grouillante.

Quand le condamné parut, livide, entre le shéif et le prêtre, un silence de mort se fit partout.

Le malheureux s'approcha de la clôture de l'estrade, dit quelques mots d'une voix ferme, puis alla se placer de lui-même sur la trappe, au-dessus de laquelle, suspendu à une forte tige de fer, pendait le nœud coulant.

Le bourreau, en robe et cagoule noires, s'approcha.

Mais au moment où il passait la corde fatale au cou du prisonnier, une voix formidable et bien connue retentit dans la foule.

Elle chantait :

John Meehan, pour expier ton crime,
 La corde au cou, te voilà donc là-haut !

C'était Gros Perrin, avec sa complainte pour la circonstance.

Or, si solennelle que fût celle-ci, personne n'y put rien ; et ce fut au milieu d'un éclat de rire homérique que John Meehan passa de vie à trépas.

Une des brochures de Gros Perrin avait pour titre : *Les vrais misérables, poésies incomparables du philosophe Gros Perrin ; Prix : 6d. ou 50 centimes, Jersey 1861.*

Victor Hugo venait de publier les *Misérables* ; et comme Gros Perrin se donnait habituellement comme le seul rival sérieux qu'eût le grand poète, de là ce titre.

— On parle beaucoup de Victor Hugo, disait-il, Pardi, c'est pas difficile de se faire un nom quand on a ses avantages. Il sait l'orthographe, lui. Il peut écrire ses vers lui-même. C'est sa supériorité sur moi. Mais tout le monde vous dira que ses poésies (prononcez *poihésies*) ne peuvent pas être comparées à celles de Gros Perrin, philosophe-cordonnier. Il le sait bien, du reste ; et c'est pour cela qu'il n'a jamais pu me sentir. Mais je m'en fiche un peu, par exemple ! Victor Hugo n'est pas autre chose qu'un aristo, mais, moi, je suis un homme de génie. Voilà ! je ne le lui envoie pas dire.

La première pièce de cette brochure était adressée à *son ami* Garibaldi.

Les tendances politiques du poète s'y accentuent :

Garibaldi, toi rempli de courage,
 Dans peu de temps tu seras opprimé.
 Chaque tyran te fait sentir sa rage,
 Et te voudrait déjà voir consumé.
 Tous les soldats sont campés dans la plaine,
 En attendant le moment des combats.
 Défends, défends la liberté romaine,
 Montre un chemin à tes vaillants soldats.

Tu n'as pas vu ce serpent qui, dans l'ombre,
 Rampait vers toi pour pouvoir te piquer ;
 Ses trahisons sont sans borne, sans nombre,
 Un jour pourtant je sus te l'expliquer.
 Te souviens-tu que ma fertile veine
 T'avait crié : " Garde-toi bien des gros ! "
 La liberté, la liberté romaine,
 La liberté va descendre au tombeau !

Russe et corsaire en France fraternisent
 Pour partager entre eux le monde entier,
 Et se gonflant d'audace et de bêtise,
 Chacun se dit : " Moi, j'aurai mon quartier ! "
 Mais l'ouvrier, accablé par la peine,
 Sur les tyrans saute comme un taureau ;
 Toi, défends donc la liberté romaine,
 Soutiens-la bien sur le bord du tombeau !

* Reproduction interdite.

Chasse ces rois pleins d'audace importune
 Qui des humains sont l'horrible fléau ;
 Ils sont soutiens des hommes de fortune
 Qui n'ont pour but que d'augmenter nos maux.
 Crois-moi, pour toi n'accepte point de titre ;
 Sois sans détour et sers la vérité ;
 Chasse ce roi couronné de la mitre,
 Et puis soutiens toujours la liberté !

Qu'on me pardonne de citer encore les vers suivants ; c'est une des pièces que le poète philosophe aimait le plus à réciter.

Cela commence par une virulente apostrophe à Victor-Emmanuel.

Fameux tyran, suppôt de l'opulence,
 La trahison, c'est ta reconnaissance ;
 Si sur Cavour on sait la vérité,
 On connaîtra ton cœur sans équité.
 Car ce secret, sous le voile ou la nue,
 Sera bientôt répandu dans la rue.
 Le peuple armé, ses foudres à la main,
 Voudra bientôt la mort du souverain.
 Tu suis les pas de tes tristes ancêtres,
 Ne sachant rien qu'être fourbes ou traîtres ;
 Car tu commences à tromper l'être humain
 En punissant qui t'a tiré de rien.
 Certes, il manqua, selon moi, de franchise,
 Ce chef ardent qui punit ta sottise.
 Car moi je hais qui dit qu'un roi vaut rien
 Vaut pour un peuple autant que le vrai bien.
 Un souverain c'est une tyrannie.
 La république élevait l'Italie.
 Ton prisonnier, à Naples triomphant,
 En prose a dit : je préfère un tyran,
 Et dans le sang, poussé par l'anarchie,
 Chassait un roi pour une monarchie.

Puis il s'adresse à Garibaldi :

Vois, imprudent, toi manquant au devoir,
 Dieu te punit, mais pourra te revoir.
 Ne soutiens plus cette âme si ternie,
 Ce roi, jouet d'une autre tyrannie ;
 Et ne dis plus qu'un roi fourbe et faquin
 Vaut à tes yeux un bon républicain.
 Je te voyais triomphant, magnifique ;
 Pourquoi n'as-tu créé la République ?
 Tu serais là par les peuples vanté.
 Vois donc ton roi, vois comme il t'a traité.
 Tous tes amis, là, te font banqueroute ;
 Tous ils t'ont vu prendre la fausse route.
 Ton oppresseur, que je ne nomme pas,
 Je crains pour toi qu'il presse ton trépas,
 Si le destin veut pour toi le contraire,
 Sois notre appui, notre ami, notre frère ;
 Prête ton bras à nous républicains
 Pour fondroyer d'ignobles assassins.

Un souverain qui promet une charte,
 Sans l'écouter il faut qu'on s'en écarte.
 Sa charte est belle et son cœur n'est pas bon ;
 Il brise après sa constitution.
 N'a-t-on pas vu Lafayette et Lafitte,
 Flattés d'abord, persécutés ensuite,
 Après avoir couronné l'Orléans,
 Qui pour le peuple était pis qu'un tyran ?

Attrape, Louis-Philippe !

Ce roi sans cœur, couronné mais sans sacre,
 Indignement ordonna le massacre.
 Ce roi bourgeois ou manant souverain
 Ensanglanta le quartier transnonain.

A Napoléon III maintenant :

Ne vit-on pas un flatteur flegmatique
 Vingt ans plus tard frapper la République ?
 Il croit s'entendre avec les potentats
 Pour partager tous les faibles États.
 Mais l'on verra que l'âme ambitieuse
 Sur son déclin deviendra malheureuse ;
 Car déjà l'oncle était un orgueilleux ;
 N'est-il pas mort comme un vrai malheureux ?
 Quand un Cartouche est protecteur du Temple,
 C'est pour le peuple un bien fatal exemple ;
 Ceux qui seront l'instrument d'un fripon
 Seront payés de cachot, de prison ;
 Ou bien encor transportés dans une île.
 Garibaldi, ton protégé t'exile ;
 Tu l'as grandi, tu l'as fait nommer roi,
 Et maintenant il se moque de toi !

Mais j'arrive à la conclusion ; elle est typique.

Les sentiments de rivalités que Grosperin entretenait vis-à-vis de son émule de Haute-ville House s'y révèlent avec une amertume toute pleine de franchise :

Hugo s'est enrichi de prose " misérable " :
 Mon vers me ruinera, bien qu'il soit admirable.
 Du nom des malheureux Hugo fait des palais ;
 Moi, pauvre cordonnier je n'en aurai jamais.
 Mes feuillettes sècheront quoique pleins de lumière,
 Et derrière un vieux mur couvriront de poussière.
 De Hugo le grand ver engraisse son jardin,
 Mais moi, le ver rongeur va dévorer le mien.
 Un immense roman rend Hugo populaire ;
 C'est un petit tyran qui flatte la misère.
 Un poète enrichi ressemble à ce gremlin
 Qui nous promettait plus de beurre que de pain.
 Ces poètes heureux sont marchands de paroles :
 Dans leur caisse nos maux se changent en pistoles.

Une chanson composée à l'occasion de l'inauguration du pont Victoria par le prince de Galles, avait le refrain caractéristique suivant :

Oh ! non, non, non,
Mille fois non,
Non, jamais on
Ne vit un pont
Qui fût si long !

Comme je l'ai dit plus haut, tout cela se chantait ou se récitait.

Mais cela se vendait surtout.

Beaucoup plus que des chefs-d'œuvre, naturellement.

Et force petites pièces blanches tombaient dans l'escarcelle du poète ambulancier.

On se bousculait pour l'entendre.

Et quand il se proclamait solennellement le seul grand, le seul véritable *poète* de l'univers, il ne manquait pas d'auditeurs pour le prendre au sérieux.

— Dame, il était exilé à cause de cela...

Et puis on l'assassinait pour lui voler ses chansons !

— Sieurs et dames, criait-il, je vous les donne pour cinq sous ; ce n'est pas la peine de prendre mon sang, n'est ce pas ?

Quelquefois il m'apercevait de loin.

— Ah ! monsieur Fraîchet ! hélait-il ; c'est vous ? Tenez, prenez, je les donne pour rien aux confrères. A eux de faire quelque chose à leur tour pour le grand philosophe et poète populaire, ouvrier cordonnier — fait dans le vieux et le neuf... Très bien, merci, confrère !... Ma muse salue la vôtre !... Sieurs et dames, cinq sous seulement pour les œuvres de Groperrin, qui valent des millions et font trembler sur leurs trônes les potentats engraisés des sueurs du peuple ! A cinq sous ! Qui en désire ? Ne parlez pas tous ensemble.

Et cela était débité sans interruption, à jet continu, comme un robinet lâché, avec une emphase diabolique, un aplomb monumental, et une voix, une voix... Il fallait qu'il eût le larynx blindé de fer-blanc pour y résister.

Et les *cinq sous* affluaient dans sa poche comme une bénédiction.

La première fois que je vis Groperrin, il parcourait la rue Saint-Jean en *calèche*, avec son ruban rouge et une grosse caisse sur laquelle il tambourinait à tour de bras, tandis qu'un gamin exhibait à côté de lui une vaste pancarte, sur laquelle il était annoncé — en style approprié à la circonstance et au personnage — que le célèbre Groperrin donnerait un concert, le soir même, à la salle de Tempérance.

La salle de Tempérance était cette petite salle, située rue Saint-Flavien, rendue notoire quelques années auparavant, par les conférences de l'abbé

Chiniquy et les scènes déplorables dont elles furent le signal.

Dès sept heures du soir, la salle était comble.

Dame, dix sous d'entrée...

Quelle soirée !

Non, cela ne se décrit pas.

Groperrin s'était acquis le concours de deux jeunes filles — une longue, sèche, le teint parcheminé et le nez en lame de couteau ; l'autre courte, ronde et jouffue — qu'il avait recrutées dans je ne sais quel coin du faubourg Saint-Jean, et dont la toilette fit nos délices.

La petite, qui était largement décoletée, avait une robe verte trop courte qui lui allait à peine aux genoux et laissait émerger un pantalon blanc dont les dentelles descendaient jusqu'aux talons.

Quant à la grande, je ne me rappelle pas tous les détails, mais il me suffira de dire qu'elle avait un parasol pour faire deviner le reste.

Naturellement elles étaient gantées, mais en coton blanc — avec des bouts de doigts qui faisaient le plus drôle d'effet dans le développement des gestes.

Groperrin, lui-même, était ganté de la même façon, et Dieu sait que lui non plus n'avait pas ménagé l'étoffe.

Les autres accessoires étaient réduits à leur plus simple expression ; mais en revanche l'estrade était éclairée par une chandelle de suif fichée dans un goulot de bouteille.

Cette chandelle, Groperrin la mouchait de temps à autre, avec ses doigts, sans ôter son gant, pendant que le parterre criait :

— Une, deux, trois ! ça y est !

Je n'essaierai pas de raconter cette soirée.

On ne voit cela qu'une seule fois dans sa vie, et les souvenirs qui m'en restent se perdent dans l'enchevêtrement confus des plus renversantes invraisemblances.

Un détail cependant — dans l'intention de Groperrin le clou du programme sans doute — me revient à la mémoire.

Ce fut l'exhibition d'un chapeau ; mais d'un chapeau colossal, prodigieux, titanesque, inouï.

Un bicorne de colonel ou de général, surmonté d'un plumet monstre, et qui mesurait au moins quatre pieds d'envergure.

C'était, disait Groperrin, le chapeau que portait le colonel de Salaberry à la bataille de Chateauguay.

Il le plaçait sur une table, et tandis que les jeunes filles tenaient une de leurs mains chacune sur les extrémités, il s'éloignait, et prenant une pose tragique, il s'écriait, avec un geste impossible et d'une voix à vous déchirer le tympan :

Chapeau, je te salue ! et ta noblesse antique
Pourra seule en mon cœur augmenter le plaisir !

Il y avait comme cela une tirade de trente à quarante *vers*.

Mais c'est la partie musicale — le chant — qui fit tout naturellement le principal succès du concert,

Oh ! la la !... des applaudissements à rendre sourde une armée.

Les deux jeunes filles faisaient de leur mieux pour donner la réplique au poète, qui les arrêtait net par des :

— Non, non !... Ce n'est pas ça... il faut recommencer... Plus haut !... Bon, fort, là, maintenant !... Allez-y donc !... Ferme !... Non, non, non !... Chantons autre chose, tenez ! etc.

Et il allait de l'une à l'autre, les encourageant de toute manière, levant la main à celle-ci, baissant le bras à celle-là, faisant mille signes de tête plus ou moins approbateurs, ou haussant les épaules d'impatience, et finalement se tournant vers l'auditoire en disant :

— Sieurs et dames...

Il oubliait qu'il n'y avait de sexe que sur la scène.

— Sieurs et dames, excusez-les, je vous en prie ; elles ont la tête bien dure, et je n'ai eu que huit jours pour les exercer !

Inutile de vous demander si nous nous tordions.

La salle croulait sous les éclats de rire et les tempêtes de huées.

Je n'ai jamais été témoin d'un hourvari pareil.

Tout à coup :

Crac !

Obscurité complète.

Un loustic, qui connaissait les êtres, avait eu l'idée d'aller tourner le robinet du principal conduit à gaz.

On s'imagina la confusion indescriptible qui s'en suivit.

J'ai oublié de dire que les deux jeunes chanteuses avaient été présentées à l'auditoire sous les noms respectifs de Philomène et d'Églyphire.

La colère se dispersa en criant :

— *Bravo, Églyphire !*

— *Ohé, Philomène !*

Oh ! la joyeuse vie d'étudiant !

Oh ! les jours de jeunesse, comme vous êtes déjà loin !

Qu'est devenu Gersperrin ?

Vit-il encore ?

Je n'en sais rien.

Et disparut un jour, sans prendre congé de personne ; et l'on n'a jamais su ce qu'il était devenu depuis.

CHARITE PUBLIQUE

LES DRAMES DE LA MISERE

Je lisais dernièrement dans la *Presse* :

Nos institutions de charité, paraît-il, sont encombrées actuellement, et les malheureux qui ont le tort de s'y adresser trop tard sont par conséquent obligés de faire figure de bois lorsqu'ils frappent à leurs portes. A ce sujet, le recorder disait ce matin au reporter de la *Presse*, que tous les jours son bureau était assiégé par les pauvres femmes dont les maris expiaient leurs fautes en prison, ou les avaient abandonnées pour une raison ou pour une autre. La plupart d'entre elles sont accompagnées de jeunes enfants qui, à cause de leur âge, empêchent la mère de gagner sa vie. Dans bien des cas, si les enfants pouvaient être placés en lieu sûr, la mère pourrait gagner suffisamment pour payer la pension de sa petite famille. C'est pourquoi le Recorder désirerait faire connaître, par la voie des journaux qu'il recevrait avec reconnaissance les noms et adresses des personnes qui voudraient bien moyennant finance se charger d'élever des enfants entre quatre et six ans. Comme le demande si justement M. de Montigny : "Qu'allons-nous faire de ces petits malheureux ?"

Les grands agglomérations humaines, qui devraient avoir pour effet d'assurer aux faibles et aux malheureux la protection que la société doit à l'infortune, semblent au contraire agrandir le gouffre qui sépare les déshérités des heureux du siècle.

Nulle part ailleurs, le malheur ne se sent aussi isolé que dans les grandes villes, où l'extrême richesse coudoie l'extrême pauvreté, sinon sans la voir, du moins sans la remarquer assez pour soulager efficacement toutes les détresses.

A la campagne, où tout le monde se connaît, la population besoigneuse trouve moyen de distraire de ses ressources limitées de quoi subvenir aux besoins les plus pressants des infortunés incapables de gagner leur vie.

Les vastes fourmillières industrielles, où chacun vit et se meut à travers une foule compacte d'indifférents obligés à jouer des coudes pour leur propre compte, sont autant de serres chaudes où l'égoïsme se développe dans son élément naturel.

Certes il existe, là comme ailleurs, de braves cœurs naturellement enclins à la charité, qui font bien leur possible pour venir en aide à leurs semblables. S'il en était autrement, ce serait à désespérer de l'humanité, mais les nobles efforts de ces natures d'élite sont impuissants à découvrir et à soulager tous les maux qu'engendrent l'incombement des centres populeux, les chômages prolongés, l'ivrognerie, la paresse et les vices de tous genres.

Si les coupables étaient seuls à souffrir, ce serait à demi mal, car, bien qu'il soit assez naturel d'éprouver un certain sentiment de compassion pour le malheureux, même lorsqu'il est puni par où il a péché, le châtement porte en soi une leçon salutaire qui corrige parfois les délinquants et fait ouvrir les yeux à une foule de gens qui pourraient être tentés de les imiter.

Malheureusement, c'est la femme, ce sont les enfants de l'ivrogne ou du débauché qui souffrent le plus des conséquences de ces vices honteux. Eux ne sont pas coupables, et les vi les qui étalent partout, sur le passage de l'homme

faible et naturellement pervers, les criminelles séductions de leurs tavernes et de leurs lieux de débauche, doivent bien aux familles, dont elles ont détruit le bonheur, flétri les espérances et brisé l'avenir, au moins le dérisoire dédommagement qui consiste à empêcher de mourir de faim ou de tomber à leur tour dans le ruisseau ces innocentes victimes de la dégradation sociale.

Individuellement, nous sommes tous obligés, dans la mesure de nos moyens, de secourir les malheureux. Collectivement, cette obligation devient pour nous encore plus impérieuse pour plusieurs raisons. D'abord, nous sommes tous solidaires de l'état de société dans lequel nous vivons, et à ce titre, vis-à-vis des malheureux, nous avons non-seulement un devoir fraternel à remplir, nous avons de plus des torts à réparer.

En second lieu, nos ressources collectives sont pour ainsi dire illimitées. Elles sont dans tous les cas assez considérables pour nous permettre de prendre soin de tous ceux qui ne peuvent pas subvenir à leurs propres besoins et qui n'ont personne pour les faire vivre.

En vertu du contrat tacite qui lie l'individu à la société, et *vice versa*, cette dernière doit aide et protection à l'administré en échange pour le sacrifice d'une partie de sa liberté qu'il a aliénée dans l'intérêt commun.

Remplit-elle toutes ses obligations? Pour cela, il faudrait qu'elle fut parfaite, et elle l'est d'autant moins que les administrés sont plus imparfaits. Comme il est de notre devoir de tendre à la perfection, même si nous n'avons pas l'espoir de l'atteindre, il importe de signaler les améliorations dont la nécessité se fait sentir.

Je suis persuadé qu'un peuple a toujours le gouvernement qu'il mérite d'avoir, mais ces deux facteurs de la société peuvent et doivent s'améliorer l'un par l'autre, et naturellement c'est au gouvernement que l'on s'adresse lorsqu'il s'agit d'obtenir une réforme qui dépend de lui, et qui doit avoir pour effet le progrès moral ou matériel de la population confiée à ses soins.

En pays démocratique, c'est ordinairement le peuple qui prend l'initiative des mouvements réformateurs. Cela dénote chez lui une tendance vers le bien et un vif désir de s'améliorer.

Les politiciens, race d'exploiteurs, s'il en est une, ont peur des innovations. C'est l'épée dans les reins qu'il faut les mener. Seuls les hommes d'Etat savent prévenir les désirs légitimes de l'opinion publique.

Malheureusement les hommes d'Etat se font de plus en plus rares, et il faut que d'humbles plumeux comme nous, — des hommes qui passent leur temps à observer et à réfléchir pour les gouvernants de parade dont tous les instants sont consacrés aux basses intrigues, — lancent d'abord dans le public l'idée qui germera dans l'esprit de la multitude et deviendra plus tard irrésistible.

Comme je le disais en commençant, c'est dans les villes surtout que l'intervention des corps constitués est obligatoire, tant au point de vue de l'équité qu'au point de vue humanitaire. Malgré toute la bonne volonté des cœurs généreux, la charité privée sera toujours insuffisante. Il faut que la charité publique, organisée, contrôlée et sur-

veillée par les contribuables, non seulement lui vienne en aide, mais la remplace autant que faire se peut. Il se gaspille tous les ans à Montréal assez d'aumônes extorquées par de faux pauvres pour faire vivre largement tous les nécessiteux en proie à la plus profonde détresse. Les secours devraient être distribués de plein droit à ceux qui en ont réellement besoin.

Nous devrions avoir des asiles pour tous les souffreteux indigents. Une taxe des pauvres devrait être établie, comme cela se pratique non seulement aux Etats-Unis mais même dans certaines municipalités du Canada, qui s'en trouvent à merveille.

La mendicité, soit à domicile, soit dans les rues ou sur les grands chemins, devrait être strictement prohibée. C'est un genre d'exploitation qui enrichit la canaille, entretient le vice et prive le pauvre honnête, honteux ou timide, des secours qui lui appartiennent de droit.

Il y a des natures candides qui se croient obligées en conscience, pour sauver leurs âmes, de verser elles-mêmes leur aumône dans ce qu'elles croient être la sébille du pauvre, et qui bien souvent n'est autre chose que le coffre-fort du riche ou l'escarcelle du débauché.

Elles s'accoutumeraient à l'idée de la taxe obligatoire, moins flatteuse pour l'amour-propre d'un chacun, mais beaucoup plus efficace pour le soulagement des misères humaines. Elles finiraient par se convaincre que la misère sordide, humiliante et dégoûtante n'est pas absolument nécessaire au salut.

L'innombrable confrérie des mendiants de profession disparaîtrait. Ceux qui peuvent travailler, mais qui aiment mieux quêter parce que cela rapporte plus et fatigue moins, abandonneraient nos plages, jusqu'ici trop hospitalières, et chercheraient, ailleurs qu'aux Etats-Unis, où leur industrie n'est pas encouragée, à escompter leurs billets payables aux banques de l'autre monde et que les caissiers d'outre-tombe pourraient bien refuser d'accepter.

Mais, dira-t-on, ne sommes-nous pas déjà assez largement taxés que vous nous proposiez encore un nouvel impôt? Si vous vous êtes laissés taxer à outrance sans exiger en retour les services dont on jouit ailleurs, ce n'est pas ma faute et ce n'est pas une raison pour que vous continuiez à payer plus ou moins volontairement, sous forme d'aumônes, une surtaxe qui dépasse de beaucoup celle que l'on exigerait de vous pour l'assistance publique.

Il y a de plus cette différence en faveur de mon projet, que l'assistance publique, dûment organisée et surveillée, soulagerait toutes les misères réelles, tandis que vos aumônes, détournées de leur but réel par les exploiters de la mendicité, entretiennent le vice et laissent souffrir les indigents les plus dignes de commisération.

Est-il possible qu'avec toutes nos institutions de bienfaisance, dont plusieurs sont subventionnées, toutes nos communautés religieuses dont le nombre va toujours en augmentant, nous n'ayions pas de place à Montréal pour recueillir les infortunés dont parle le Recorder? Il est vrai qu'il ne faut pas trop s'en laisser imposer par les vastes proportions des édifices qui sont censés être affectés au soulagement des misères humaines. Le personnel de cer-

trains hôpitaux, par exemple, est tellement nombreux qu'il faut pour le monastère un corps de logis quatre ou cinq fois plus vaste que pour les malades. Mais cet encombrement doit avoir encore une autre cause.

Les malades, infirmes, etc., de la campagne sont envoyés dans nos institutions moyennant finance, cela se comprend, et il ne reste plus de place pour ceux de la ville, surtout s'ils sont sans ressources. Il me semble que, dans ce cas, le gouvernement nous doit une compensation ; et si nous sommes obligés de construire des asiles pour recueillir ceux des nôtres qui ne peuvent trouver place dans les institutions existantes, le trésor provincial devrait nous venir en aide.

Malheureusement, il est passablement décoppé par le temps qui court, le glorieux gouvernement du Coup-d'Etat. Il n'a pas même de quoi payer ses comptes courants, et ses malheureux créanciers songent avec inquiétude au jour prochain où ils auront besoin, pour cacher leur pauvreté, d'un *work house* quelconque qu'ils ne trouveront pas, le gouvernement ayant tout tricassé sans rien établir de durable.

Je crois qu'il serait même à peu près temps de fonder un asile spécial pour les gouvernements décaqués, et j'ai bien peur que celui qui nous régit actuellement éprouve avant longtemps par lui-même toutes les horreurs de l'indigence livrée aux seules ressources de la mendicité, et ayant à lutter contre la redoutable concurrence des faiseurs de toutes les catégories.

Cela prouve qu'on ne s'enrichit pas à lésiner sur les services publics nécessaires au bon ordre et à la salubrité morale et matérielle de nos villes et de nos campagnes.

La mendicité est une plaie qu'il faut faire disparaître. C'est une industrie qui a été trop protégée. Il peut se faire qu'un certain nombre de monopoleurs trouvent leur profit à l'exercer, mais le public en général ne perdrait rien à la voir disparaître.

On ne peut s'empêcher d'admettre qu'il manque quelque chose à notre organisation, lorsque l'on compare le nombre et l'importance de nos institutions de charité à la population de notre ville, et que l'on constate l'impossibilité de recueillir les malheureux dépourvus de ressources.

Il faudrait avoir des maisons de refuge où ces infortunés seraient admis de droit. Ces asiles, entretenus aux frais des contribuables, devraient être sujets à la surveillance.

Que des malheureux soient ainsi livrés à la merci du bon vouloir du public, cela ne fait honneur ni à notre société ni à notre ville.

Ce qui est l'affaire de tout le monde n'est l'affaire de personne. Il faudrait un service d'assistance publique dûment constitué, responsable au peuple, avec des officiers ayant pour mission de secourir les infortunés que la charité privée ne peut découvrir ou qu'elle est impuissante à soulager.

En faisant disparaître le fléau de la mendicité, on utiliserait toutes les ressources qu'il nous enlève. On se débarrasserait de la classe dangereuse qui encombre nos rues et qui constitue une menace perpétuelle contre la sécurité publique.

L'excédant des dépenses serait plus que couvert par l'épargne effectuée sur l'entretien des prisonniers dont le nombre décroîtrait graduellement et cesserait tout à fait d'être alimenté par la classe des mendiants de profession.

Je donne cette idée *gratis pro Deo*, afin de la mettre à la portée d'une population déjà appauvrie par la mendicité. L'idée n'est pas neuve, et c'est pour cela que je la cède à bon marché ; mais elle est encore bonne, et il n'est pas trop tard pour que mes concitoyens en fassent leur profit.

BELISAIRE.

ULTRA-ARCHI-HUMILIANTISSIME

Monsieur le Rédacteur,

Je ne suis ni instituteur ni élève de l'École des Frères, ni "Un charretier de la stand," je suis tout simplement un Anglais qui a appris quelques notions d'orthographe française en voyageant.

Monsieur l'abbé Castonguay, professeur au Séminaire de Sherbrooke a écrit une lettre à M. Joncas, sur la première phrase de laquelle on a attiré mon attention. Je ne suis pas le seul à qui la chose soit arrivée, vu qu'un instituteur y a trouvé cinq fautes de français ; un élève des Frères, huit ; et un "charretier de la stand," neuf. Naturellement cela a piqué ma curiosité, et tout anglais que je suis j'ai pris ma loupe et je me suis mis à examiner cette phrase au point de vue de la grammaire française qu'on m'a enseignée quand j'étais petit.

Eh bien, je dis à M. l'Instituteur, à M. l'élève des Frères et à M. le charretier de la stand : vous êtes tous des ignorants, vous n'avez trouvé que neuf fautes, moi j'ai trouvé la douzaine, et suis prêt à déposer cent piastres entre les mains de M. E. A. Généreux, Trésorier de l'Hôpital Notre-Dame, si quelqu'un veut relever le défi.

A vous

UN ANGLAIS.

La carrière littéraire de l'abbé Castonguay du Séminaire de Sherbrooke est brisée.

Il a donné sa démission comme professeur de français.

Messeigneurs les évêques ont eu beau dire que ce n'était pas de nos affaires, qu'ils étaient les seuls juges en fait d'orthographe et de syntaxe, il leur a fallu admettre qu'au fond, ces questions-là concernaient les laïques tout aussi bien que la *hiérarchie* et les gouvernés aussi bien que les gouvernants.

Le séminaire de Sherbrooke a perdu 22 élèves depuis la publication de la lettre de l'abbé Castonguay.

Deux professeurs ont démissionné pour ne pas être tenus responsables des inepties de ce monsieur.

Enfin, l'auteur de tout ce mal, en voyant l'immense éclat de rire des élèves qui a accueilli son entrée dans la classe après la publication de sa fameuse lettre, s'est sauvé dans un vicariat quelconque.

C'est toujours un service rendu à la cause des belles-lettres... pas celles dont on a tant parlé.

L' EGLISOPHONE

— Eh bien, dit le curé Keraël, en tendant avec bonté ses deux mains à l'abbé Morès qui venait d'entrer — un abbé tout jeune, tout rose, avec une figure angélique de poupard blond, — qu'y a-t-il donc, mon enfant? Vous paraissez troublé.

— Ah, Monsieur le curé, on le serait à moins! Autrefois, on n'avait qu'à suivre son chemin tout droit, le devoir était simple, et la route tracée. — Mais aujourd'hui avec ces terribles inventions!...

— Mon enfant, ne blasphémez pas contre les progrès de l'esprit humain. L'Eglise doit marcher en tête de la civilisation, et toute découverte vient de Dieu.

L'abbé Morès s'inclina en respirant, puis il continua :

— Enfin, Monsieur le curé, je tiens à vous parler de l'*Eglisophone*.

— Qu'est-ce que c'est que l'*Eglisophone*?

— C'est un peu dans le genre du *théâtrophone*.

— Mais je ne connais pas davantage le *théâtrophone*.

— Moi non plus, Monsieur le curé, mais il paraît que c'est un instrument téléphonique qui permet d'entendre toutes les pièces de théâtre sans sortir de son fauteuil. Moyennant la somme de cinquante centimes déposée dans une petite ouverture, on se trouve pendant cinq minutes en communication acoustique avec tel ou tel théâtre. C'est très ingénieux.

— C'est-à-dire que c'est diabolique. Mais parlez-moi maintenant de l'*Eglisophone*.

— Un autre inventeur, aussi intelligent que bon catholique, a eu l'idée d'appliquer la découverte profane aux rapports entre le clergé et les fidèles désireux d'être en communication constante avec leur directeur de conscience. On installe l'appareil dans les deux alcôves respectives. Si un de nos Parisiens se trouve par hasard subitement indisposé la nuit, nous pouvons par téléphone recevoir sa confession complète, moyennant cinquante centimes par cinq minutes, et l'on peut lui envoyer par le même moyen l'absolution, sans sortir de son lit, ce qui est bien à considérer par les froides nuits d'hiver.

— Tiens! tiens! mais cela me paraît admirablement imaginé. Secourir en quelques secondes une âme sur le point de s'envoler... et puis ne pas se lever, ne pas attraper froid par ces temps d'influenza...

— Evidemment, Monsieur le curé, cela paraît ainsi au premier abord, et comme ma santé est un peu délicate, je n'avais pas hésité à faire installer l'*Eglisophone* chez moi, n'exerçant d'ailleurs aucune pression sur mes ouailles, mais les laissant libres de se mettre en communication avec mon instrument. Quand on m'en parlait, je disais simplement qu'on avait bien *English chez soi*, et qu'il me semblait encore plus utile d'avoir le *Salut à domicile*.

— C'était parfaitement raisonné, et cela ne coûtait que cinquante centimes?

— Cela dépendait, Monsieur le curé. Il y a parfois des confessions très longues; alors on ajoute de petits suppléments jusqu'à décharge complète de l'âme bourrelée. Bien des personnes pieuses, mais un peu regardantes, se trouvent ainsi arrêtées sur la voie du péché par l'idée de la dépense formidable qui en résulterait par leurs aveux téléphoniques. C'est ainsi que la science jointe à la religion peut arriver à moraliser les masses.

— Eh bien, mon enfant, je ne vois pas dans ce que vous me racontez là qu'il y ait rien qui puisse vous effaroucher.

— Monsieur le curé, connaissez-vous la marquise des Esbrouffettes?

— Si je la connais! C'est moi qui lui ai fait faire sa première communion, à la chère enfant! C'est moi qui l'ai conservée au catéchisme de persévérance, jusqu'au moment où je l'ai déposée, chaste et pure, entre les mains du capitaine,

marquis Jehan des Esbrouffettes, qui porte : de gueule, au lambel d'or en chef à trois pendants. Je sais qu'en sa qualité d'officier de cavalerie il a des idées un peu... avancées, mais je sais également qu'il rend sa femme parfaitement heureuse, et c'est le principal.

— Permettez, Monsieur le curé, je crains précisément que cette affection très... terrestre, un peu païenne, n'ait pris trop d'empire sur le cœur de la marquise, jusqu'au point de faire passer l'amour du capitaine Jehan avant l'amour de Dieu.

— Ne vous inquiétez pas, mon enfant, il faut bien que lune de miel se passe, mais cela changera avec l'âge. La marquise nous reviendra avec les désillusions et les rides. Je la crois, d'ailleurs, excellente chrétienne, en dépit de ses toilettes un peu excentriques.

— Ah! Monsieur le curé, j'ai souvent protesté contre les costumes en crépon gris argent, les vestes en drap côtelé belge, et les capotes en treillage de jais avec aigrette colonel.

— Qui vous a appris tous ces termes?

— C'est elle, Monsieur le curé; et quand je la grondais d'être si coquette, elle me répondait : Que voulez-vous, Monsieur l'abbé, cela plaît à mon mari. Alors, je n'avais plus rien à dire.

— Il me semble, en effet, que vous n'aviez plus rien à dire.

— Enfin, en dépit de cette frivolité apparente, je l'avais décidée à établir l'*Eglisophone* dans sa ruelle.

— Pas possible!

— Oui, le capitaine se couchant toujours assez tard, et entre le moment où la marquise se rendait à sa chambre et où son mari la... rejoignait il y avait toujours une bonne demi-heure que ma pénitente employait à me demander quelque avis.

— A cinquante centimes les cinq minutes. Hé! Elle en avait encore pour trois francs.

— Sa fortune lui permettait ce petit luxe, et chaque soir elle pouvait s'endormir pour trois francs, avec l'absolution de ses fautes et ma bénédiction par-dessus le marché. Ah! Monsieur le curé, vous l'avoueriez-je? C'était devenu pour moi une bien douce habitude. Je me couchais, moi aussi, vers les onze heures et demie, la boule d'eau chaude aux pieds, le couvrepieds de satin bien étendu sur les jambes, la lampe à abat jour rose posée sur le guéridon, et je lisais les *Annales de la Propagation de la Foi* en attendant... lorsque, tout à coup un *drrrrrin!* se faisait entendre.

— Allo! Allo! Qui demande la communication?

— C'est moi, Monsieur l'abbé, la marquise des Esbrouffettes.

— Allez, mon enfant, je vous écoute, et parlez bien distinctement.

Alors la voix m'arrivait douce, émue, un peu tremblante, accusant des péchés mignons, des peccadilles, colère contre la couturière qui avait manqué le manteau en satin *œur-abricoté*, distractions à la messe, médisances légères proférées à un *five o'clock*, gourmandise chez le pâtissier de la rue Royale, où l'on avait pris deux fois des rôties avec le thé; que vous dirais-je, tous les mille détails, tous les potins, tous les cas de conscience d'une femme élégante. Moi je conseillais, je dirigeais, je résolvais les questions délicates, et cette consultation du soir, ce chuchotement qui parvenait à mon oreille comme un froufrou soyeux, comme un frôlement d'ailes, m'était excessivement agréable...

— Peut-être beaucoup trop agréable. Enfin continuez, mon enfant.

— Il me semblait parfois que la marquise était tout près. Bref, hier soir, nous avons notre conversation accoutumée. Elle me parlait du prochain bal masqué de la princesse de

Léon, et me demandait mes conseils pour un costume qui fût en même temps seyant, chaste, mondain et catholique. C'était très difficile, et je cherchais parmi mes souvenirs de l'histoire de France. Il me semblait qu'une Blanche de Castille eût été très convenable, lorsque tout à coup la douce voix de ma pénitente a été remplacée par l'organe tonitruant du capitaine, qui me disait :

— Monsieur l'abbé, en voilà assez. Fichez-nous la paix.

— Jehan des Esbrouffettes a dit : "fichez !" Un ancien élève des Pères !

— Oui, Monsieur le curé, il a dit : "fichez", ce qui m'a causé une peine profonde, et comme je maintenais encore le récepteur à mon oreille pour recevoir peut-être un mot de regret de la marquise, j'ai entendu à nouveau : "Mon bébé adoré, tu vas voir que j'ai à te dire des choses bien plus intéressantes que ce raseur d'abbé Morès." Puis il y a eu un bruit de baisers... et, très scandalisé, très attristé, en proie à un sentiment indéfinissable de révolte et de colère contre cette intrusion brutale du maître, j'ai laissé retomber l'appareil. Je dois tout vous dire : je n'ai pas dormi de la nuit, et je suis venu vous consulter, vous, mon guide ; vous, mon véritable ami. Que dois-je faire ? Parlez, j'obéirai.

Le curé Keraël était devenu très grave. Il regarda le jeune prêtre avec une compassion profonde ; puis, après avoir réfléchi en silence, il dit :

— Mon pauvre enfant, je vous disais que toute découverte venait de Dieu. Je me trompais. Toutes ces inventions sont sataniques. Faites enlever aujourd'hui même l'Églisophone de votre alcôve, et, à l'avenir, supprimez toute communication acoustique avec vos fidèles. Allez en paix... et ne téléphonez plus.

RICHARD O'MONROY.

LE CLERGE ET LES JUIFS

La Libre Parole, organe catholique, rédigé par un catholique fervent, M. Edouard Drumont, traite ainsi le clergé dans ses relations avec les Juifs.

Que de leçons à puiser dans cet écrit !

La tendresse du haut clergé pour les Juifs est véritablement stupéfiante. Tandis que les curés de campagne comprennent de plus en plus l'importance de la question juive et s'unissent de cœur aux travailleurs et aux exploités, certains évêques *flirtent* avec les coffres-forts... Ils prononcent des discours à des mariages de gentilshommes et de Juives qui sont de véritables marchés ; ils mendient l'appui des gros Juifs pour obtenir des archevêchés ou la pourpre ; ils ne rougissent pas d'accepter l'hospitalité chez des Juifs, comme le dernier évêque de Beauvais pour lequel Mme de Rothschild avait fait installer, dans son château, une chambre à coucher en satin blanc qui a coûté 25,000 francs !

Quelle vision que celle-là ! Quelle jolie légende à écrire ! Jésus-Christ est venu faire un tour sur la terre et il visite les diocèses. Il cherche le pasteur du troupeau de Beauvais, et il le cherche où lui-même aurait été, au foyer des indigents, sous le toit de ceux qui ont froid et qui ont faim ; il ne le rencontre pas et il demande où il est.

Est-il dans la campagne à la recherche de la brebis égarée ?

Tient-il la lampe à la pauvre veuve pour l'aider à retrouver la dragme qu'elle a perdue ?

Après bien des démarches infructueuses, Jésus-Christ finit par découvrir le pasteur douillettement couché dans vingt-cinq mille francs de satin blanc, entouré de bonbons, que Monseigneur, paraît-il, aimait à la folie et dont la baronne de Rothschild le comblait...

À des hôtes qui vous traitent si bien on n'a rien à refuser, et l'évêque de Beauvais accorda à Mme de Rothschild une permission absolument contraire à toutes les prescriptions du droit canon,

Mme de Rothschild, qui ne déteste pas le badinage, avait parié qu'elle serait marraine d'un enfant du médecin de Chantilly. Une telle fantaisie était incompatible avec toutes les lois de l'Église, puisqu'un parrain et une marraine doivent réciter le *Crédo* catholique.

Le curé de Chantilly compte dans sa paroisse 250 protestants, auxquels il se voit obligé, à chaque instant, de refuser d'être parrain et marraine lorsqu'il s'agit d'enfants de catholiques. Les protestants, cependant, sont des chrétiens. Ils ont profité de la persécution actuelle pour assouvir leurs vieilles rancunes, ils ont trahi la France à Madagascar en s'unissant aux missionnaires anglicains, ils sont représentés à la Chambre ou au Sénat par des Dide, des Jamais, des Demons, qui sont certainement les plus affreux bonshommes qu'on puisse voir, ils n'en sont pas moins nos frères en Jésus-Christ.

Le curé de Chantilly refusa de se prêter à ce caprice de Juive, qui avait un caractère presque sacrilège. Au moment fixé pour la cérémonie, il mit bien en évidence dans la sacristie un surplis à grandes manches, une étole dorée et le livre des baptêmes sur lequel il avait ostensiblement épinglé la permission de l'évêque au satin blanc, et il détaila avec rapidité en compagnie de son vicaire.

On le chercha partout, impossible de le retrouver, et Mme de Rothschild allait être obligée de célébrer le baptême elle-même, s'il ne s'était rencontré là un prêtre parisien complaisant aux Juifs, qui consentit à remplacer les absents.

On citerait des anecdotes sans nombre à propos des rapports qui se sont établis entre certains grands Juifs et certains chefs catholiques, et, malgré soi, on hésite à écrire tout ce que l'on pense...

L'Église de France traverse en ce moment la crise la plus douloureuse peut-être de son existence. Faut-il parler ? Faut-il se taire ? Faut-il écouter ces êtres dont l'âme est attristée et meurtrie et qui vous supplient de ne rien dire ? Faut-il écouter les hommes révoltés par tant de servilité, outrés par le scandale de certaines nominations d'évêques, qui vous conjurent de ne pas garder le silence ? On reste indécis et perplexé, et c'est là, encore une fois, une des phases les plus émouvantes de l'histoire morale de ce temps...

EDOUARD DRUMONT.

Monsieur Tardivel revendique son titre de journaliste pour avoir la protection de ses confrères.

Voyons un peu quels droits il a à ce titre.

Lors de la mort de ce pauvre Lusignan, décédé sans fortune, Fréchette eut l'idée de faire appel à tous les amis du défunt pour réunir une petite somme destinée à l'érection d'un monument convenable sur sa tombe.

Le mode adopté fut la publication d'un livre auquel tous les littérateurs de bonne volonté collaborèrent dans la mesure de leur talent.

C'est aux journalistes que s'adressait surtout cet ouvrage comme c'était sur eux principalement que comptait Fréchette pour le produit de la vente.

Aussi, une fois le livre paru, un exemplaire fut adressé à tous les propriétaires de journaux de la Province avec une petite circulaire sollicitant leur contribution de UN DOLLAR pour l'œuvre entreprise.

Un seul journaliste, un seul dans toute la Province, a refusé, et celui-là est le fameux Tardivel qui pense que "le monde serait plus heureux si le journal n'avait pas été inventé."

Il a renvoyé le volume sans contribution.

Pour qu'il ne puisse alléguer que certains noms de collaborateurs lui étaient hostiles, nous ajouterons que M. Tardivel n'avait même pas ouvert le paquet ni regardé le livre qu'il contenait.

La circulaire lui avait suffi.

Pour un bon confrère, c'est un bon confrère.